

Chateaubriand




Arbre d'Or

POÉSIES
COMPLÈTES



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

François-René de Chateaubriand

TABLEAUX DE LA NATURE

Précédé de

POÈMES TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS
PAR JOHN SMITH

Et suivi de

POÉSIES DIVERSES



© Arbre d'Or, décembre 2002

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays.

POÈMES

TRADUITS DU GALLIQUE EN ANGLAIS

PAR JOHN SMITH

PRÉFACE

Le succès des poèmes d'Ossian en Angleterre fit naître une foule d'imitateurs de Macpherson¹. De toutes parts on prétendit découvrir des poésies erses² ou galliques³ — trésors enfouis que l'on déterrait, comme ceux de quelques mines de la Cornouaille, oubliées depuis le temps des Carthaginois. Les pays de Galles et d'Irlande rivalisèrent de patriotisme avec l'Écosse — toute la littérature se divisa — les uns soutenaient avec Blair⁴ que les poèmes d'Ossian étaient originaux — les autres prétendaient avec Johnson⁵ qu'Ossian n'était autre que Macpherson. On se porta des défis — on demanda des preuves matérielles — il fut impossible de les donner, car les textes imprimés des chants du fils de Fingal ne sont que des traductions galliques des prétendues traductions anglaises d'Ossian.

Lorsqu'en 1793 la révolution me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais — j'aurais, la lance au poing, soutenu son existence envers et contre tous, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule

¹ Poète écossais (1736 — 1796). Après un recueil, *Fragments of Ancient Poetry Collected in the Highlands of Scotland* (1760), il composa deux poèmes épiques, *Fingal* (1762) et *Temora* (1763), qu'il présenta comme des traductions d'œuvres du barde Ossian et qui enthousiasmèrent l'Europe préromantique.

² Dialecte celtique parlé dans la Haute-Écosse (NDE).

³ Lat. *gallicus*, de Gallus, gaulois. Chateaubriand utilise le mot dans le sens « gaulois » (NDE).

⁴ Hugh Blair, *A Critical Dissertation on the Poems of Ossian, the Son of Fingal*, 1763 (NDE).

⁵ Samuel Johnson (1709 — 1784). Poète satirique, moraliste et critique. Il a défendu son point de vue dans *A Journey to the western Islands of Scotland*, 1775 (NDE).

PRÉFACE

de poèmes inconnus en France, lesquels, mis en lumière par divers auteurs, étaient indubitablement à mes yeux du père d'Oscar, tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais⁶, je traduisis quelques productions *ossianiques* de John Smith⁷. Smith n'est pas l'inventeur du genre□il n'a pas la noblesse et la verve épique de Macpherson, mais peut-être son talent a-t-il quelque chose de plus élégant et de plus tendre. Au reste, ce pseudonyme, en voulant peindre des hommes barbares et des mœurs sauvages, trahit à tout moment, dans ses images et dans ses pensées, les mœurs et la civilisation des temps modernes.

J'avais traduit Smith presque en entier□je ne donne que les trois poèmes de *Dargo*, de *Duthona* et de *Gaul*. C'est pour l'art une bonne étude que celle de ces auteurs ou de ces langues qui commencent la phrase par tous les bouts, par tous les mots, depuis le verbe jusqu'à la conjonction, et qui vous obligent à conserver la clarté du sens au milieu des inversions les plus audacieuses. J'ai fait disparaître les redites et les obscurités du texte anglais□ces chants qui sortent les uns des autres, ces histoires qui se placent comme des parenthèses dans des histoires, ces lacunes supposées d'un manuscrit inventé peuvent avoir leur mérite chez nos voisins□mais nous voulons en France des choses *qui se conçoivent bien et qui s'énoncent clairement*. Notre langue a horreur de ce qui est confus, notre esprit repousse ce qu'il ne comprend pas tout d'abord. Quant à moi, je

⁶ Voyez la Préface de l'*Essai historique*, Œuvres complètes (NDA).

⁷ Les «poèmes» de cet ouvrage ont été attribués à Ossian. Ce sont les œuvres «que John Smith ajouta à celles qu'avait publiées le premier éditeur du barde écossais (Macpherson)» Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*. NDE.

PRÉFACE

l'avoue, le vague et le ténébreux me sont antipathiques□un nominatif qui se perd, des relatifs qui s'embarrassent, des amphibologies qui se forment me désolent. Je suis persuadé qu'on peut toujours dégager une pensée des mots qui la voilent, à moins que cette pensée ne soit un lieu commun guindé dans des nuages□l'auteur qui a la conscience de ce lieu commun n'ose le faire descendre du milieu des vapeurs, de crainte qu'il ne s'évanouisse.

Je répète ici ce que j'ai dit ailleurs□je ne crois plus à l'authenticité des ouvrages d'Ossian⁸, je n'ai plus aussi pour eux le même enthousiasme□j'écoute cependant encore la harpe du barde, comme on écouterait une voix, monotone il est vrai, mais douce et plaintive. Macpherson a ajouté aux *chants des Muses* une note jusqu'à lui inconnue□c'est assez pour le faire vivre. *Œdipe* et *Antigone* sont les types d'Ossian et de Malvina, déjà reproduits dans *le Roi Lear*. Les débris des tours de Morven, frappés des rayons de l'astre de la nuit, ont leur charme□mais combien est plus touchante dans ses ruines la Grèce, éclairée, pour ainsi dire, de sa gloire passée□

⁸ Dans son *Essai sur la littérature anglaise*, Chateaubriand sera plus sévère et s'indignera de l'imposture de Macpherson «Transportant en Ecosse le barde irlandais Ossian, défigurant la véritable histoire de Fingal, cousant trois ou quatre lambeaux de vieilles ballades à un mensonge...» NDE.

DARGO

POÈME

CHANT PREMIER

Dargo est appuyé contre un arbre solitaire□ il écoute le vent qui murmure tristement dans le feuillage□ l'ombre de Crimoïna se lève sur les flots azurés du lac. Les chevreuils l'aperçoivent sans en être effrayés, et passent avec lenteur sur la colline□ aucun chasseur ne trouble leur paix, car Dargo est triste, et les ardents compagnons de ses chasses aboient inutilement à ses côtés. Et moi aussi, ô Dargo□ je sens tes infortunes. Les larmes tremblent dans mes yeux comme la rosée sur l'herbe des prairies, quand je me souviens de tes malheurs.

Comhal était assis au lieu où les daims paissent maintenant sur sa tombe□ un chêne sans feuillage et trois pierres grisâtres rongées par la mousse des ans marquent les cendres du héros. Les guerriers de Comhal étaient rangés autour de lui□ penchés sur leurs boucliers, ils écoutaient la chanson du barde. Tout à coup ils tournent les yeux vers la mer□ un nuage paraît parmi les vagues lointaines□ nous reconnaissons le vaisseau d'Inisfail□ au haut de ses mats est suspendu le signal de détresse. «Déployez mes voiles□ s'écrie Comhal□ volons pour secourir nos amis□»

POÉSIES COMPLÈTES

La nuit nous surprit sur l'abîme. Les vagues enflaient leur sein écumant et les vents mugissaient dans nos voiles□ la nuit de la tempête est sombre, mais une île déserte est voisine, et ses bras se courbent comme mon arc lorsque j'envoie la mort à l'ennemi. Nous abordons à cette île□ là nous attendons le retour de la lumière, là des matelots rêvent aux dangers qui ne sont plus.

Nous sommes dans la baie de Botha. L'oiseau des morts crie□ une voix triste sort du fond d'une caverne. «□'est l'ombre de Dargo qui gémit, dit Comhal, de Dargo que nous avons perdu en revenant des guerres de Lochlin.□

«□Les vagues confondaient leurs sommets blanchis parmi les nuages, et leurs flancs bleuâtres s'élevaient entre nous et la terre. Dargo monte au haut du mât pour découvrir Morven, mais il ne voit point Morven. Les cuirs humides glissent dans ses mains, il tombe et s'ensevelit dans les flots□ un tourbillon chasse au loin nos navires, notre chef échappe à nos yeux. Nous chantâmes un chant à sa gloire, nous invitâmes les ombres de ses pères à le recevoir dans leur palais de nuages, ils n'écoutèrent point nos vœux. L'ombre de Dargo habite encore les rochers□ elle n'est point errante sur les blondes collines, dans les détours verdoyants des vallées. Chante, ô Ullin□ les louanges du héros, il reconnaîtra ta voix et se réjouira au bruit de sa renommée.□

Ainsi parle Comhal, et le barde saisit sa harpe□ «□Paix à ton ombre, toi qui as soutenu quelquefois seul les efforts de toute une armée□ paix à ton ombre, ô Dargo□ Que ton sommeil soit profond, enfant de la caverne, sur un rivage étranger□□

A peine Ullin a-t-il cessé ses chants, qu'une voix se fait entendre□ «□M'ordonnes-tu de demeurer sur ces roches désertes, ô barde de Comhal□ Les guerriers de Morven

POÉSIES COMPLÈTES

abandonnent-ils leurs amis dans l'infortune ? » Ainsi disait Dargo lui-même en descendant la colline.

Galchos, ancien ami de Dargo, reconnaît sa voix : il y répond par les cris joyeux dont jadis il appelait son ami à la poursuite des hôtes des forêts : il est déjà dans les bras de Dargo : les étoiles virent entre les nuages brisés le bonheur des deux guerriers. Dargo se présente à Comhal. « Tu vis ? » s'écria Comhal : comment échappas-tu à l'Océan lorsqu'il roula ses flots sur ta tête ? »

« La vague, répondit Dargo, me jeta sur ces bords. Depuis ce temps, la lune a vu sept fois s'éteindre et sept fois se rallumer sa lumière : mais sept années ne sont pas plus longues sur la cime rembrunie de Morven. Toujours assis sur le rocher, en murmurant les chants de nos bardes, je prêtais l'oreille ou au bruit des vagues, ou au cri de l'oiseau qui planait sur leurs déserts en jetant des voix plaintives. Ce temps marcha peu, car lents sont les pas du soleil, et paresseuse la lumière de la lune sur cette rive solitaire. »

Dargo s'interrompit tout à coup. « Pourquoi, reprit-il en regardant Comhal, pourquoi ces larmes silencieuses ? pourquoi ces regards attendris ? Ah ! ils ne sont pas pour le récit de mes peines, ils sont pour la mort d'Evella ! Oui, je le sais, Evella n'est plus : j'ai vu son ombre glisser dans la vapeur abaissée, lorsque l'astre des nuits brillait à travers le voile d'une légère ondée sur la surface unie de la mer. J'ai vu mon amour, mais son visage était pâle : des gouttes humides tombaient de ses beaux cheveux, comme si elle eût sorti du sein de l'Océan : le cours de ses larmes était tracé sur ses joues. J'ai reconnu Evella, j'ai pressenti son malheur. En vain j'ai appelé mon amante : les ombres des vierges de Morven me l'ont ravie : elles chantaient autour d'elle, leurs voix ressemblaient aux derniers soupirs du

POÉSIES COMPLÈTES

vent dans un soir d'automne lorsque la nuit descend par degrés dans la vallée de Cona, et que de faibles murmures se font entendre parmi les roseaux qui bordent les ondes. Evella suivit les gracieux fantômes, mais elle me jeta un regard douloureux sur mon rocher. La suave musique cessa, la belle vision s'évanouit. Depuis ce temps, je n'ai cessé de pleurer au lever du soleil, de pleurer au coucher du soleil. Quand te reverrai-je, Evella ? Dis-moi, Comhal, quelle fut la destinée de la fille de Morven ?

« Evella apprit ton malheur, répondit Comhal. Durant trois soleils elle reposa sa tête inclinée sur son bras d'albâtre ; au quatrième soleil elle descendit sur le rivage de la mer, et chercha le corps de Dargo. Les filles de Morven la virent du sommet de la colline ; elles essuyèrent leurs larmes avec les boucles de leur chevelure. Elles s'avancèrent en silence pour consoler Evella ; mais elles la trouvèrent affaissée comme un monceau de neige, et belle encore comme un cygne du rivage. Les filles de Morven pleurèrent, et les bardes firent entendre des chants. Puisses-tu, ô Dargo ! vivre comme Evella dans la renommée ; puisse ainsi durer notre mémoire, quand nous nous enfoncerons dans la tombe ! »

Ainsi dit Comhal. Mais nous apercevons une grande lumière dans Inisfail ; nous découvrons le signal qui annonce le danger du roi. Aussitôt nous nous précipitons dans nos vaisseaux ; Dargo est avec nous, nous quittons l'île déserte ; nous nous hâtons pour disperser les ennemis d'Inisfail.

Les vents de Morven viennent à notre aide, ils remplissent le sein de nos voiles, les mariniers se courbent et se redressent sur la rame qui brise, en écumant, la tête sombre et mobile des flots. Chaque héros a les yeux fixés sur le rivage ; toutes les âmes sont déjà dans le champ du

POÉSIES COMPLÈTES

carnage□mais l'on est encore à quelque distance d'Inisfail. Dargo seul ne ressent point la joie du péril□ses yeux sont baissés, son front est appuyé sur son bras, qui repose sur le bord d'un bouclier. Comhal observe la tristesse de ce chef, il fait un signe à Ullin, afin que le chant du barde réveille le cœur de Dargo. Ullin chante au bruit des vaisseaux qui sillonnent les vagues.

«Colda vivait aux jours de Trenmor. Il poursuivait les daims autour de la baie d'Etha□les rochers couverts de forêts répondaient à ses cris, et les fils légers de la montagne tombèrent. Mélina l'aperçut d'un autre rivage□elle veut traverser la baie sur un esquif bondissant. Un tourbillon descend du ciel et renverse la nef□Mélina s'attache à la carène□«Où meurs-tu s'écrie-t-elle□Colda, mon guerrier, viens à mon secours□».

«La nuit déploya ses ombres□plus faiblement alors la voix murmura des plaintes□plus faiblement encore elle fut répétée par les échos du rivage□elle s'évanouit enfin dans les ténèbres. Colda trouva Mélina à demi ensevelie dans le sable□il éleva pour elle la pierre du tombeau sous un chêne auprès d'un torrent. Le chasseur aime ce lieu solitaire□il s'y repose à l'ombre quand le soleil brûle la plaine. Colda fut longtemps triste□il s'égarait seul à travers les bois des coteaux d'Etha□chaque nuit les oiseaux des mers écoutaient ses soupirs. Mais l'ennemi vint, et le bouclier de Trenmor retentit□Colda saisit sa lance, et fut vainqueur. La joie reparut peu à peu sur son visage comme le soleil sur la bruyère quand la tempête est passée.□»

«Le souvenir de ce chef, dit Dargo, revit dans ma mémoire mais comme les faibles traces d'un songe depuis longtemps évanoui. Colda conduisit souvent les pas de mon enfance au chêne d'Etha, les larmes tombaient de ses yeux en s'avancant sur les grèves abandonnées. Je lui demandais

POÉSIES COMPLÈTES

pourquoi il pleurait□ il me répondait□ C'est ici que dort Mélina. O Colda□ je me suis reposé sur sa tombe et sur la tienne□ Puisse ma renommée me survivre, de même que ta gloire est restée après toi, lorsque je serai errant dans les nuages avec la belle Evella□□

«Oui, ton nom demeurera parmi les hommes, dit Comhal□ mais nous touchons au rivage. Vois-tu ces boucliers roulant comme la lune à travers le brouillard□ Leurs bosses reluisent aux rayons du matin. Les guerriers d'Inisfail sont là□ le roi regarde par la fenêtre de son palais□ il aperçoit un nuage grisâtre. Des larmes tombent sur la pierre de la fenêtre. Nos voiles sont le nuage grisâtre, le roi les a reconnues□ la joie éclate dans ses yeux□ il s'écrie□ Voici Comhal□□

Les chefs de Lochlin ont aussi reconnu les guerriers de Morven qui viennent au secours d'Inisfail. Leur armée se courbe, et s'avance à la rencontre de ces guerriers. Armor la conduit□ il s'élève au-dessus des héros comme le chef rougeâtre au-dessus des troupeaux de biches dans les bois de Morven. Comhal s'écrie□ «Teignez vos épées□ rappelez les jours de votre gloire et les anciennes batailles de Morven. Dargo, présente ton large bouclier□ Carril, que ton glaive rapide jette encore des ondes de lumière□ lève cette lance, ô Comhal□ qui si souvent joncha la terre de morts□ et toi, Ullin, que ta voix nous anime aux combats sanglants.□

Nous fondons sur l'ennemi□ il était immobile comme le chêne de Malaor, que ne peut ébranler la tempête. Inisfail nous vit, et se précipita dans la vallée pour se joindre à nous. Lochlin plie sous les coups de l'orage□ ses branches arrachées couvrent les champs. Armor combattit le chef d'Inisfail□ mais la lance du roi cloua le bouclier d'Armor à sa poitrine. Lochlin, Morven et Inisfail pleurèrent la mort

POÉSIES COMPLÈTES

du jeune chef si tôt abattu. Son barde entonna le chant de la tombe

« Ta taille, ô Armor était celle du pin. L'aile de l'aigle marin n'égalait pas la rapidité de ta course ton bras descendait sur les guerriers comme le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée comme les brouillards du Légo.

« Pourquoi, ô mon héros es-tu tombé dans ta jeunesse Comment apprendre à ton père qu'il n'a plus de fils comment dire à Crimoïna qu'elle n'a plus d'amant Je vois ton père courbé sous le poids des années sa main est incertaine sur le bâton qui l'appuie sa tête, qu'ombragent encore quelques cheveux gris, vacille comme la feuille du tremble. Chaque nuage éloigné trompe ses débiles regards lorsqu'ils cherchent ton navire sur les flots.

« Comme un rayon de soleil sur la fougère desséchée, l'espérance brille sur le front du vieillard. Quand le vénérable guerrier, s'adressant aux enfants qui jouent autour de lui, leur dit « Ne vois-je pas le vaisseau de mon fils les enfants regardent aussitôt la mer bleuâtre, et ils répondent au vieillard « Nous n'apercevons qu'une vapeur passagère.

« Crimoïna, tu souris dans le songe du matin, tu crois recevoir ton amant dans toute sa beauté tes lèvres l'appellent par des mots à demi formés tes bras s'entrouvrent et s'avancent pour le presser contre ton sein ah Crimoïna, ce n'est qu'un songe

« Armor est tombé, il ne reverra plus sa terre natale il dort dans la poussière d'Inisfail.

« Crimoïna, tu sortiras de ton sommeil mais quand Armor se réveillera-t-il

« Quand le son du cor fera-t-il tressaillir le jeune chasseur quand le choc des boucliers l'appellera-t-il au combat Enfants des forêts, Armor est couché n'attendez

POÉSIES COMPLÈTES

pas qu'il se lève. Fils de la lance, la bataille rugira sans Armor.

«Ta taille était comme celle du chêne, ô chef de Lochlin l'aile de l'aigle marin était moins rapide que ta course ton bras descendait sur les guerriers comme le tourbillon de Loda, et mortelle était ton épée comme les brouillards du Légo.»

Ainsi chantait le barde. La tombe d'Armor s'élève les guerriers de Lochlin fuient leurs vaisseaux, repassant les mers, pèsent sur l'abîme par intervalles, on entendait la chanson des bardes étrangers leurs accents étaient tristes.

CHANT II

L'histoire des temps qui ne sont plus est pour le barde un trait de lumière□ c'est le rayon de soleil qui court légèrement sur les bruyères, mais rayon bientôt effacé, car les pas de l'ombre le poursuivent□ ils le joignent sur la montagne□ le consolant rayon a disparu. Ainsi le souvenir de Dargo brille rapidement dans mon âme, de nouveau bientôt obscurcie.

Après la bataille où tomba le vaillant Armor, Morven passa la nuit dans les tours grisâtres d'Inisfail□ par intervalles une plainte lointaine frappait nos oreilles. «Bardes, dit Comhal, Ullin, et vous, Salma, cherchez l'enfant des hommes qui gémit.□ Nous sortons, nous trouvons Crimoïna assise sur le tombeau d'Armor□ elle avait suivi en secret son amant aux champs d'Inisfail. Après la bataille, elle se fit un lit de douleur de la dernière couche de son héros□ nous l'enlevâmes de ce lieu funeste. Nos larmes descendaient en silence□ l'infortune de cette femme était grande, et nous n'avions que des soupirs. Nous transportâmes Crimoïna dans la salle des fêtes. La tristesse, comme une obscure vapeur, se répandit sur tous les visages. Ullin saisit sa harpe□ il en tira des sons mélodieux□ ses doigts erraient sur l'instrument□ une douce et religieuse mélancolie semblait s'échapper des cordes tremblantes. La musique attendrit les âmes□ elle endort le chagrin dans les cœurs agités. Ils chantaient□

«Quelle ombre se penche ainsi sur sa nue vaporeuse□ La profonde blessure est encore dans sa poitrine□ le

POÉSIES COMPLÈTES

chevreuil aérien est à ses côtés. Qui peut-elle être, cette ombre, si ce n'est celle du beau Morglan ?

« Morglan vint avec l'ennemi de Morven. Son amante l'accompagnait, la fille de Sora, Minona à la main blanche, à la longue chevelure. Morglan poursuivit les daims sur la colline. Minona demeure sous le chêne. L'épais brouillard descend. La nuit arrive avec tous ses nuages. Le torrent rugit, les ombres crient le long de ses rives profondes. Minona regarde autour d'elle. Elle croit entrevoir un chevreuil à travers le brouillard, et pose sur l'arc sa main de neige. La corde est tendue, la flèche vole. Ah ! que n'a-t-elle erré loin du but. La flèche s'est enfoncée dans le jeune sein de Morglan.

« Nous élevâmes la tombe du héros sur la colline. nous plaçâmes la flèche et le bois d'un chevreuil dans l'étroite demeure. Là fut aussi couché le dogue de Morglan, pour poursuivre devant l'ombre du chasseur les cerfs dans les nuages. Minona voulait dormir auprès de son amant. nous la transportâmes au palais de ses pères. longtemps elle y parut triste. Les rapides années emportent la douleur. à présent Minona se réjouit avec les filles de Sora, bien qu'elle soupire quelquefois encore. »

Ainsi chantait le barde. L'aube peignit de sa lumière d'albâtre les rochers d'Inisfail. « Ullin, dit Comhal, conduis sur ton vaisseau Crimoïna à sa patrie. qu'au milieu de ses compagnes elle puisse encore se lever comme la lune, lorsqu'elle montre sa tête au-dessus des nuages et qu'elle sourit aux vallées silencieuses. »

« Béni soit, dit Crimoïna, le chef de Morven, l'ami du faible dans les jours du danger. Mais que ferait Crimoïna aux champs de ses pères, où chaque rocher, chaque ruisseau réveillerait ses chagrins assoupis ? Les jeunes filles me diraient. « Où est ton Armor ? » Vous pourrez le

POÉSIES COMPLÈTES

dire, ô jeunes filles□ mais je ne vous entendrai pas. J'irai vivre dans une terre éloignée□ j'achèverai mes jours avec les vierges de Morven□ leur cœur, comme celui de leur roi, s'ouvre aux pleurs des infortunés.□

Nous emmenâmes Crimoïna avec nous dans notre patrie. Nous joignîmes sa main à celle de Dargo, mais la fille étrangère ne souriait plus□ elle confiait souvent des soupirs au cours d'une onde ignorée. Crimoïna, tes heures furent rapides□ les cordes de ta harpe sont humides quand le barde soupire ton histoire.

Un jour, comme nous poursuivions les daims sur les bruyères de Morven, les vaisseaux de Lochlin apparurent avec leurs voiles blanches et leurs mâts élevés. Nous crûmes qu'ils venaient réclamer Crimoïna. «□e ne combattrai pas pour elle, dit Connas, un de nos chefs, avant que je ne sache si cette étrangère aime notre race. Perçons le sanglier□ teignons avec son sang la robe de Dargo□ nous porterons Dargo au palais□ Crimoïna déplorera-t-elle sa perte□□

O malheur□ nous écoutons l'avis de Connas□ Nous terrassons le sanglier écumant□ Connas le frappe de son épée. Nous enveloppons Dargo dans une robe ensanglantée, nous le portons sur nos épaules à Crimoïna. Connas marchait devant nous avec la dépouille du sanglier□ «□'ai tué le monstre, disait-il, mais auparavant sa dent mortelle a percé ton amant, ô Crimoïna□□

Crimoïna écouta ces paroles de mort□ silencieuse et pâle, elle reste immobile comme les colonnes de glace que l'hiver fixe au sommet du Mora. Elle demande sa harpe□ elle la fait résonner à la louange du héros qu'elle croyait expiré. Dargo voulait se lever□ nous l'en empêchâmes jusqu'à la fin de la chanson, car la voix de Crimoïna était

POÉSIES COMPLÈTES

douce comme la voix du cygne blessé, lorsque ses compagnons nagent tristement autour de lui.

«Penchez-vous, disait Crimoïna, sur le bord de vos nuages, ô vous, ancêtres de Dargo et transportez votre fils au palais de votre repos.

«Et vous, filles des champs aériens de Trenmor, préparez la robe de vapeur transparente et colorée. Dargo, pourquoi m'avais-tu fait oublier Armor ? Pourquoi t'aimais-je tant ? Pourquoi étais-je tant aimée ? Nous étions deux fleurs qui croissaient ensemble dans les fentes du rocher ; nos têtes humides de rosée souriaient aux rayons du soleil. Ces fleurs, avaient pris racine dans le roc aride. Les vierges de Morven disaient : «Elles sont solitaires, mais elles sont charmantes. Le daim dans sa course s'élançait par-dessus ces fleurs, et le chevreuil épargnait leurs tiges délicates.

«Le soleil de Morven est couché pour moi. Il brilla pour moi, ce soleil, dans la nuit de mes premiers malheurs, au défaut du soleil de ma patrie ; mais il vient de disparaître à son tour ; il me laisse dans une ombre éternelle.

«Dargo, pourquoi t'es-tu retiré si vite ? Pourquoi ce cœur brûlant s'est-il glacé ? Ta voix mélodieuse est-elle muette ? Ta main, qui naguère maniait la lance à la tête des guerriers, ne peut plus rien tenir ; tes pieds légers, qui ce matin encore devançaient ceux de tes compagnons, sont à présent immobiles comme la terre qu'ils effleuraient.

«Partout sur les mers, au sommet des collines, dans les profondes vallées, j'ai suivi ta course. En vain mon père espéra mon retour ; en vain ma mère pleura mon absence ; leurs yeux mesurèrent souvent l'étendue des flots ; souvent les rochers répétèrent leurs cris. Parents, amis, je fus sourde à votre voix ; toutes mes pensées étaient pour Dargo ; je l'aimais de toute la force de mes souvenirs pour Armor.

POÉSIES COMPLÈTES

Dargo, l'autre nuit j'ai goûté le sommeil à tes côtés sur la bruyère. N'est-il pas de place cette nuit dans ta nouvelle couche ? Ta Crimoïna veut reposer auprès de toi, dormir pour toujours à tes côtés. ▣

Le chant de Crimoïna allait en s'affaiblissant à mesure qu'il approchait de sa fin, par degrés s'éteignait la voix de l'étrangère, l'instrument échappa aux bras d'albâtre de la fille de Lochlin. Dargo se lève, il était trop tard, l'âme de Crimoïna avait fui sur les sons de la harpe. Dargo creusa la tombe de son épouse auprès de celle d'Evella, et prépara pour lui-même la pierre du sommeil.

Dix étés ont brûlé la plaine, dix hivers ont dépouillé les bois, durant ces longues années, l'enfant du malheur, Dargo, a vécu dans la caverne, il n'aime que les accents de la tristesse. Souvent je chante au chef infortuné des airs mélancoliques dans le calme du midi, lorsque Crimoïna se penche sur le bord de sa nue pour écouter les soupirs du barde.

DUTHONA

POÈME

«Pourquoi, ô mers, élevez-vous votre voix parmi les rochers de Morven ? Vent du midi, pourquoi épuises-tu ta rage sur mes collines ? Est-ce pour retenir ma voile loin des rivages de l'ennemi, pour arrêter le cours de ma gloire ? Mais, ô mers, vos flots mugissent en vain, vent du midi, tu peux souffler, mais tu n'empêcheras point les vaisseaux de Fingal de voler à la contrée lointaine de Dorla. ta fureur se calmera, et la surface azurée de l'Océan deviendra tranquille et brillante. Oui, le bruit de la tempête cessera, mais la mémoire de Fingal ne périra point.»

Ainsi parla le roi, et ses guerriers se rangèrent autour de lui. Le vent siffle dans les cheveux touffus de Dumolach. Leth se penche sur son bouclier d'airain, tout ridé de mille cicatrices. Molo agite dans les airs sa lance étincelante. la joie de la bataille est dans les yeux de Gormalon.

Nous cinglons à travers l'écume houleuse de l'Océan. les baleines effrayées plongent au fond de l'abîme, les îles fuient. elles s'abaissent tour à tour derrière nous sous l'onde, et Duthona sort peu à peu devant nous du sein des flots. Les vagues roulantes et élevées nous en dérobent de temps en temps la vue. «C'est la terre de Connar, dit Fingal, le pays de l'ami de mon peuple.»

La nuit descend. le ciel est ténébreux. le pilote cherche en vain de ses regards l'étoile qui nous guide. il l'entrevoit quelquefois à travers le voile déchiré d'un nuage. mais

POÉSIES COMPLÈTES

l'ouverture se referme, et le flambeau de notre route se cache. « Les pas de la nuit sur l'abîme, dit Fingal, sont menaçants que notre vaisseau se repose au rivage jusqu'au retour de la lumière. Nous entrons dans la baie de Duthona. Quelle ombre terrible se tient sur le rocher, en s'appuyant sur un pin Son bouclier est un nuage derrière ce bouclier passe la lune errante. L'ombre a pour lance une colonne de brouillard d'un bleu sombre, surmontée d'une étoile sanglante un météore lui sert d'épée les vents, dans leurs jeux, élèvent la chevelure du fantôme comme une fumée deux flammes qui sortent de deux cavernes creusées dans les nuages sont les yeux menaçants de cet enfant de la nuit. Souvent Fingal a vu se manifester ainsi le signe de la bataille mais qui pourrait y croire dans la patrie de Connor, ami du peuple de Fingal

Le roi monte sur le rocher le glaive de Luno jette dans sa main des ondes de lumières Carrill marche derrière le roi. Le fantôme aperçoit Fingal, et sur l'aile d'un tourbillon s'envole le héros le poursuit du geste et de la voix. Cette voix est entendue sur les collines de Duthona, qui s'agitent avec tous leurs rochers et tous leurs arbres le peuple tressaille, se réveille en rêvant le péril, et les feux d'alarme sont allumés de toutes parts.

« Levez-vous, dit le roi revenant parmi ses guerriers, levez-vous que chacun endosse son armure et place devant lui son bouclier. Il nous faut combattre. Nos amis nous vont attaquer au milieu de la nuit Fingal ne leur dira pas son nom, car nos ennemis s'écrieraient ensuite « Les guerriers de Morven furent effrayés ils dirent leur nom pour éviter le combat Que chacun endosse son armure et place devant lui son bouclier mais que nos lances errent loin du but, que nos flèches soient emportées par les vents.

POÉSIES COMPLÈTES

A la lumière du matin, nos amis nous reconnaîtront, et la joie sera grande dans Duthona.☒

Nous rencontrâmes la colonne mouvante et sombre des guerriers de Duthona. Comme la grêle échappée des flancs de l'orage, leurs flèches tombent sur nos boucliers☒ils nous environnent comme un rocher entouré par les flots. Fingal vit que son peuple allait périr ou qu'il il serait forcé de combattre☒il descendit de la colline ainsi qu'une ombre qui se plaît à rouler avec les tempêtes. La lune, dans ce moment, leva sa tête au-dessus de la montagne et réfléchit sa lumière sur l'épée de Luno☒l'épée étincelle dans la main du roi, comme un pilier de glace pendant l'hiver, à la chute devenue muette du Lara. Duthona vit la flamme, et n'en put supporter la splendeur☒ses guerriers se retirèrent comme les ténèbres devant le jour☒ils s'enfoncèrent dans un bois.

Avançant à leur suite, nous nous arrêtâmes au bord d'un profond ruisseau qui coulait devant nous à travers la bruyère. Son lit se creusait entre deux rivages semés de fougères et ombragés de quelques bouleaux vieilliss. Là, nous nous entretînmes du récit des combats et des actions des premiers héros. Carrill redit les faits du temps passé, Ossian célébra la gloire de Connar☒sa harpe ne put oublier la tendre beauté de Minla.

Les chants cessèrent, une brise murmura le long du ruisseau☒elle nous apporta les soupirs de l'infortune☒ils étaient doux comme la voix des ombres au milieu d'un bois solitaire, quand elles passent sur la tombe des morts.

«Allez, Ossian, dit le roi☒quelque guerrier languit sur son bouclier☒qu'il soit apporté à Fingal☒s'il est blessé, qu'on applique les herbes de la montagne sur sa plaie. Aucun nuage ne doit obscurcir notre joie dans la terre de Duthona.☒

POÉSIES COMPLÈTES

Je marchai guidé par la chanson du malheur.

«Triste et abandonnée est ma demeure, disait la chanson□ aucune voix ne s'y fait entendre, si ce n'est celle de la chouette. Nul barde ne charme la longueur de mes nuits□ les ténèbres et la lumière sont égales pour moi. Le soleil ne luit point dans ma caverne□ je ne vois point flotter la chevelure dorée du matin, ni couler les flots de pourpre que verse l'astre du jour à son couchant. Mes yeux ne suivent point la lune à travers les pâles nuages□ je ne vois point ses rayons trembler à travers les arbres dans les ondes du ruisseau□ ils ne visitent point la caverne de Connar.

«Ah□ que ne suis-je tombé dans la tempête de Dorla□ ma renommée ne se serait pas évanouie comme le silencieux rayon de l'automne qui court sur les champs jaunis, entre les ombres et les brouillards. Les enfants sous le chêne ont senti un moment la chaleur du rayon, et l'ont bénie□ mais il passe□ les enfants poursuivent leurs jeux, et le rayon est oublié.

«Oubliez-moi aussi, enfants de mon peuple, si vous n'êtes pas tombés comme moi, si Dorla, qui a envahi Duthona, n'a point soufflé sur vous dans votre jeunesse, comme l'haleine d'une gelée tardive sur les bourgeons du printemps. Que n'ai-je autrefois trouvé la mort à vos yeux, quand je marchai avec Fingal au-devant des forces de Swaran□ Le roi eût élevé ma tombe□ Ossian eût chanté ma gloire□ les bardes des futures années, en s'asseyant autour du foyer, eussent dit à l'ouverture de la fête□ «Écoutez la chanson de Connar.□

«À présent, enchaîné dans cette caverne, je mourrai tout entier□ ma tombe ne sera point connue□ le voyageur écartera sous ses pas, avec la pointe de sa lance, une herbe longue et flétrie□ il découvrira une pierre poudreuse□ «Qui dort dans cette étroite demeure□□ demandera-t-il à l'enfant

POÉSIES COMPLÈTES

de la vallée, et l'enfant de la vallée lui répondra « Son nom n'est point dans la chanson. »

« Ton nom sera dans la chanson, m'écriai-je tu ne seras point oublié par Ossian. Sors de la caverne où t'a caché la destinée, et viens lever encore la lance dans la bataille. Viens, Fingal sera auprès de toi. il te vengera. Viens, les oppresseurs de Duthona sécheront à ton aspect comme la fougère atteinte par la bise ton nom reflleurira comme le chêne qui ombrage les salles de tes fêtes, quand, après les rigueurs de l'hiver, il se rajeunit au printemps. »

Connar prit la voix d'Ossian pour celle d'une ombre « Ta voix m'est agréable, enfant de la nuit, dit-il, car les fantômes n'effrayent point mon âme ta voix est douce à Connar abandonné. Converse avec moi dans la caverne notre entretien sera de la tombe et de la demeure aérienne des héros. Nous ne parlerons point de Duthona nous serons silencieux sur ma gloire, elle s'est évanouie. Mes amis aussi sont loin ils dorment sur leurs boucliers mon souvenir ne trouble point leur repos. Ah qu'ils continuent de sommeiller en paix »

« Ombre amie, ma demeure sera bientôt avec la tienne. Nous visiterons ensemble les enfants du malheur dans leur caverne nous leur ferons oublier leurs chagrins dans les illusions des songes nous les conduirons en pensée dans les champs de leur renommée ils croiront briller dans les combats leur tunique d'esclave s'allongera en robe ondoyante leurs prisons souterraines deviendront les nobles salles de Fingal le murmure du vent sera pour eux et pour nous la mélodie des harpes, le frissonnement des gazons deviendra le soupir des vierges. Ombre amie, en attendant que je m'unisse à toi dans les nuages, descends souvent à la caverne de Connar Fantôme de la nuit, ta voix est charmante à mon cœur »

POÉSIES COMPLÈTES

Je me plonge dans la caverne de Connar□ je coupe les liens dont les guerriers de Dorla avaient entouré les mains du chef□ je conduis le roi délivré à Fingal□ leurs visages brillèrent de joie au milieu de leurs cheveux gris, car Fingal et Connar se souviennent de leurs jeunes années, de ces premiers jours de la vie où ils tendaient ensemble leurs arcs au bord du torrent. «Connar, dit Fingal, qui a pu confiner l'ami de Morven dans la caverne□ Puissant devait être son bras, inévitable son épée□»

«Dorla, répondit Connar, apprit que la force de mon bras s'était évanouie dans la vieillesse. Il attaqua mes salles pendant la nuit, lorsque j'étais seul avec ma fille Niala, et que mes guerriers étaient absents. Je combattis□ le nombre prévalut. Dorla est resté dans Duthona, et mes peuples sont dispersés dans leurs vallons ignorés.□»

Fingal entendit les paroles de Connar□ il fronça le sourcil□ les rides de son front sont comme les nuages qui couvrent la tempête. Il agite dans sa main sa lance mortelle et regarde l'épée de Luno.

«Il n'est pas temps de reposer, s'écrie-t-il, quand celui qui dépouilla mon ami est si près. Les guerriers de Dorla sont nombreux□ ils nous ont attaqués cette nuit, et nous avons cru, en les respectant, que c'étaient les bataillons de Connar. Ossian et Gormalon, avancez le long du rivage. Dumolach et Leth, volez aux salles de Connar, et si vous y trouvez Niala, étendez devant elle vos boucliers protecteurs. Molo, observe l'ennemi, afin qu'il ne puisse livrer ses voiles au vent sans combattre. Et toi, Carrill, où es-tu□ Barde aux douces chansons, reste auprès du chef de Duthona avec ta harpe, sa mélodie est un rayon de lumière qui se glisse au milieu de l'orage.□»

Carrill vint avec sa harpe□ les sons de cette harpe étaient légers comme le mouvement des ombres glissant dans un

POÉSIES COMPLÈTES

air pur sur les rivages de Lara. Coulez en silence, ruisseaux de la nuit, que nous entendions la chanson du barde.

Au bord des torrents de Lara se penche un chêne qui laisse tomber de ses feuilles, sur le courant d'eau, les pleurs de la rosée. Là, on voit errer deux ombres lorsque le soleil illumine la plaine et que le silence est dans Morven □ l'une est ton ombre, vénérable Uval □ l'autre est celle de ta fille, la belle chasseresse. Les jeunes guerriers de Lara poursuivaient les chevreuils □ ils célébraient la fête dans la cabane lointaine du désert. Colgar les découvrit, et parut subitement à Lara comme le torrent qui fond du haut d'une montagne, quand l'ondée est encore sur les hauts sommets, et n'a point descendu dans la vallée. — Fille d'Uval, dit Colgar, il te faut me suivre □ j'enchaînerai ici ton père car il frapperait sur le bouclier, et les jeunes guerriers pourraient entendre le son dans la solitude. □

« Colgar, je ne t'aime pas, dit la fille d'Uval □ laisse-moi avec mon père □ ses yeux sont tristes, ses cheveux blanchis. □

« Colgar est sourd à la prière □ la fille d'Uval est obligée de le suivre, mais ses pas sont tardifs. Un chevreuil bondit auprès de Colgar □ ses flancs bruns se montrent à travers les vertes bruyères. — Colgar, dit la fille d'Uval, prête-moi ton arc □ j'ai appris à percer le chevreuil. Colgar crut la beauté déjà consolée, et, plein d'amour, il donne son arc. La fille d'Uval tend la corde, la flèche part, Colgar tombe. La fille d'Uval retourna à Lara □ l'âme de son père fut réjouie. Le soir de la vie d'Uval se prolongea □ il fut comme le coucher du soleil sur la montagne des sources limpides □ les derniers jours d'Uval tombèrent comme les feuilles d'automne dans la vallée silencieuse. Les années de la fille d'Uval furent nombreuses □ quand elle s'éteignit, elle dormit en paix avec son père. □

POÉSIES COMPLÈTES

Ainsi chantait Carrill, et moi Ossian, je m'avançais avec Gormalon sur le rivage, selon les ordres de Fingal. Au pied d'un rocher nous trouvons un jeune homme□ son bras, sortant d'une brillante armure, reposait sur une harpe brisée□ le bois d'une lance était à ses côtés. A travers les herbes chevelues du rocher, la lune éclairait la tête du jeune homme□ cette tête était penchée, elle s'agitait lentement dans la douleur, comme la cime d'un pin qui se balance aux soupirs du vent.

«Quel est celui, dit Gormalon, qui demeure ici solitaire□ Es-tu un des compagnons de Dorla, ou l'un des guerriers de Connar□□

«Je suis, répondit le jeune homme tremblant comme l'herbe dans le courant d'un ruisseau, je suis un des bardes qui chantaient dans les salles de Connar. Dorla écouta mes chansons, et épargna ma vie après avoir livré bataille sur les chants de Duthona.□

«Souviens-toi de Dorla, si tu le veux répliqua Gormalon□ mais que peux-tu dire à sa louange□ Il attaqua Connar lorsque les amis du roi étaient absents□ son bras est faible dans le danger, fort quand personne ne le repousse. Dorla est un nuage qui se montre seulement dans le calme, un brouillard qui ne se lève jamais du marais que quand les vents de la vallée se sont retirés. Mais la tempête de Fingal joindra ce nuage et le déchirera dans les airs.□

«Je me souviens de Fingal, dit le jeune homme□ je le vis jadis dans les salles de Duthona□ je me souviens de la voix d'Ossian et des fiers héros de Morven, mais Morven est loin de Duthona.□

Les soupirs étouffèrent la voix du jeune homme□ ses sanglots éclatèrent comme la glace qui se fend sur le lac du Lego, ou comme les vents de la montagne dans la grotte d'Arven.

POÉSIES COMPLÈTES

«Faible est ton âme, dit Gormalon, indigné—non, tu n’es pas l’enfant des salles de Connar—tu n’es pas des bardes de la race du roi. Ceux-ci chantaient les actions de la bataille—la joie du danger enflait leurs âmes, de même que s’enflent les voiles blanches de Fingal dans les tourbillons de la mer de Morven. Tu es des amis de Dorla—va donc le rejoindre, enfant du faible, et dis-lui que Morven le poursuit—jamais il ne reverra les collines de sa patrie.»

«Gormalon, dis-je alors, n’outrage pas la jeunesse—l’âme du brave peut quelquefois faillir, mais elle se relève. Le soleil sourit du haut de sa carrière lorsque la tempête est passée—le pin cesse alors de secouer dans les airs sa pyramide de verdure, la mer calme sa surface azurée, et les vallées se réjouissent aux rayons de l’astre éclatant.»

Je pris le jeune homme par la main, et le conduisis vers Carrill, roi des chansons. La lumière commençait alors à briller sur l’armée de Dorla—ses guerriers, pâles et muets, regardaient la lance de Morven et l’épée de Connar—ils demeuraient immobiles—lorsque le chasseur est surpris par la nuit sur la colline de Cromla, la terreur des fantômes l’environne—une sueur froide perce son front, ses pas tremblants se refusent à sa fuite—ses genoux fléchissent au milieu de sa course.

Dorla vit les yeux égarés de son peuple—une grosse larme roule dans les siens. «Pourquoi, dit-il à ses guerriers, demeurez-vous dans ce silence, comme les arbres qui s’élèvent autour de nous—Votre nombre ne surpasse-t-il pas celui des fils de Morven— Ils peuvent avoir leur renommée, mais n’avons-nous pas aussi combattu avec les héros— Si vous songez à la fuite, où est le chemin de nos vaisseaux, si ce n’est à travers l’ennemi— Fondons sur eux dans notre colère—que nos bras soient courageux, et la joie

POÉSIES COMPLÈTES

de mes amis sera grande quand nous retournerons chez nos pères. »

Connar, au milieu des héros de Morven, frappa sur le bouclier de Duthona. Ses guerriers, dispersés, entendirent le signal du roi : ils levèrent la tête dans leurs vallons ignorés, comme les ruisseaux de Selma : dans les jours de sécheresse, ces ruisseaux se cachent sous les cailloux de leur lit ; mais quand les tièdes ondées descendent, ils sortent tout à coup de leur retraite, rugissent, inondent et surmontent de leurs eaux les collines.

On combat : Dorla est abattu par la lance de Connar. Fingal le vit tomber : il s'avance alors dans sa clémence, et parle aux guerriers de Dorla, qui n'est plus.

« Fingal, leur dit-il, ne se plaît point dans la chute de ses ennemis, quoiqu'ils l'aient forcé de tirer l'épée. Ne venez jamais à Morven, ne vous présentez plus aux rivages de Duthona. Rapide est le jour du peuple qui ose lever la lance contre Fingal : une colonne de fumée chassée par la tempête est la vie de ceux qui combattent contre les héros de Morven. Retirez-vous : emportez le corps de Dorla.

« Pourquoi es-tu si matinale, épouse de Dorla ? » continua Fingal. Que fais-tu, immobile sur le rocher ? Tes cheveux sont trempés de la rosée du matin : tes regards sont errants sur les vagues lointaines : ce que tu vois n'est pas l'écume du vaisseau de Dorla, c'est la mer qui se brise autour du flanc des baleines. Les deux enfants de l'épouse de Dorla sont assis sur les genoux de leur mère : ils voient une larme descendre le long de la joue de la femme : ils lèvent leur petite main pour saisir la perle brillante. « Mère, diront-ils, pourquoi pleures-tu ? Où notre père a-t-il dormi cette nuit ? »

« Ainsi, peut-être, ô Ossian : ton Everalline est maintenant inquiète pour toi. Elle conduit peut-être ton

POÉSIES COMPLÈTES

Oscar au sommet de Morven, afin de découvrir la pleine mer. Ossian, souviens-toi d'Oscar et d'Everalline □ ô mon fils □ épargne le guerrier qui, comme Dorla, peut laisser derrière lui une épouse dans les larmes. Hélas □ Dorla, pourquoi es-tu déjà tombé □

Ainsi me parlait Fingal, aux jours du passé, dans la terre de Duthona □ ainsi, pour m'enseigner la pitié, il mettait devant mes yeux l'image d'Everalline mon épouse, d'Oscar mon jeune fils. Everalline □ Oscar □ rayons de joie maintenant éteints □ comment m'avez-vous précédé dans l'étroite demeure □ Comment Ossian peut-il faire retentir la harpe et chanter encore les guerriers, lorsque votre souvenir, comme l'étoile qui tombe du ciel, traverse tout à coup son âme □ Oh □ que ne suis-je le compagnon de votre course azurée, brillants voyageurs des nuages □ Quand nos ombres se rejoindront-elles dans les airs □ Quand glisseront-elles avec les brises sur la cime ondoyante des pins □ Quand élèverons-nous nos têtes ornées d'une chevelure brillante, comme les astres de la nuit dans le désert □ Puisse ce moment bientôt arriver □ Ce qu'est le lit de bruyère au chasseur fatigué sera la tombe au barde appesanti par les ans □ je dormirai □ la pierre de ma dernière couche gardera ma mémoire.

Mais, ô pierre du tombeau □ la saison de ta vieillesse arrivera aussi □ tu t'enfonceras toi-même dans le lieu où les guerriers reposent pour jamais. L'étranger demandera où était ta place □ les fils du faible ne la connaîtront point.

Peut-être la chanson aura gardé le souvenir de cette pierre. La chanson se perdra à son tour dans la nuit des temps □ le brouillard des années enveloppera sa lumière. Notre mémoire passera comme l'histoire de Duthona, qui déjà s'éclipse dans l'âme d'Ossian.

POÉSIES COMPLÈTES

Le peuple de Dorla fend la mer en silence□ les sons d'aucune chanson ne roulent devant lui sur les flots□ les bardes penchent la tête sur leur harpe, et leurs cheveux argentés errent avec leurs armes le long des cordes humides. Les marins sont enfoncés dans leurs sombres pensées□ le rameur distrait suspend soudain la rame qu'il allait plonger dans les flots.

Nous montâmes au palais de Connar□ mais le chef est triste malgré sa victoire□ son sein oppressé soulève son armure comme la vague qui renferme la tempête□ son œil éteint ne lance plus son regard brillant à travers la salle des fêtes. Personne n'ose demander au héros pourquoi il est triste, car absente est l'étoile de la nuit, la fille de Connar, la charmante Niala. Fingal voyait la douleur du chef, et cachait la sienne sous le panache de son casque. «Carrill, dit-il à voix basse, qu'as-tu fait de tes chants□ viens avec ta harpe soulager l'âme du roi.□

Carrill s'avance au milieu des salles de la fête, appuyé d'une main sur son bâton blanc, de l'autre portant sa harpe□ derrière lui marche le jeune barde de Duthona qu'Ossian et Gormalon avaient trouvé sur le rivage pendant la nuit. Tout à coup son armure tombe à terre□ il lève une main pour cacher son trouble. Quelle est cette main si blanche□ Ce visage sourit si gracieusement à travers les boucles de ses beaux cheveux□ «Niala□ s'écria Connar, est-ce toi□□ Elle jette ses bras charmants autour de son père□ la joie revient au banquet des guerriers. Connar donna la beauté à Gormalon, et nous déployâmes nos voiles et nos chants pour Morven. Ossian est seul aujourd'hui dans les ruines des tours de Fingal, et l'épouse de mon Oscar, Malvina, la douce Malvina, ne sourira plus à son père.

POÉSIES COMPLÈTES

Vallée de Cona, les sons de la harpe ne se font plus entendre le long de tes ruisseaux, dont la voix s'élève à peine sur les collines silencieuses. La biche dort sans frayeur dans la hutte abandonnée du chasseur□ le faon bondit sur la tombe guerrière, dont il creuse la mousse avec ses pieds. Je suis resté seul de ma race□ je n'ai plus qu'un jour à passer dans un monde qui ne me connaît plus.

GAUL

POÈME

Le silence de la nuit est auguste. Le chasseur repose sur la bruyère□à ses côtés sommeille son chien fidèle, la tête allongée sur ses pieds légers□dans ses rêves, il poursuit les chevreuils□dans la joie confuse de ses songes, il aboie et s'éveille à moitié.

Dors en paix, fils bondissant de la montagne, Ossian ne troublera point ton repos□il aime à errer seul□l'obscurité de la nuit convient à la tristesse de son âme□l'aurore ne peut apporter la lumière à ses yeux, depuis longtemps fermés. Retire tes rayons, ô soleil□comme le roi de Morven a retiré les siens□éteins ces millions de lampes que tu allumes dans les salles azurées de ton palais, lorsque tu reposes derrière les portes de l'occident. Ces lampes se consumeront d'elles-mêmes□elles te laisseront seul, ô soleil□de même que les amis d'Ossian l'ont abandonné. Roi des cieux, pourquoi cette illumination magnifique sur les collines de Fingal, lorsque les héros ont disparu et qu'il n'est plus d'yeux pour contempler ces flambeaux éblouissants□

Morven, le jour de ta gloire a passé□comme la lueur du chêne embrasé de tes fêtes, l'éclat de tes guerriers s'est évanoui□les palais ont croulé, Témora a perdu ses hauts murs, Tura n'est plus qu'un monceau de ruines, et Selma est muette. La coupe bruyante des festins est brisée. Le chant des bardes a cessé, le son des harpes ne se fait plus

POÉSIES COMPLÈTES

entendre. Un tertre couvert de ronces, quelques pierres cachées sous la mousse, c'est tout ce qui rappelle la demeure de Fingal. Le marin du milieu des flots n'aperçoit plus les tours qui semblaient marquer les bornes de l'Océan, et le voyageur qui vient du désert ne les aperçoit plus.

Je cherche les murailles de Selma□ mes pas heurtent leurs débris□ l'herbe croît entre les pierres, et la brise frémit dans la tête du chardon. La chouette voltige autour de mes cheveux blancs, je sens le vent de ses ailes□ elle éveille par ses cris la biche sur son lit de fougères, mais la biche est sans frayeur, elle a reconnu le vieil Ossian.

Biche des ruines de Selma, ta mort n'est point dans la pensée du barde□ tu te lèves de la même couche où dormirent Fingal et Oscar□ Non, ta mort n'est point le désir du barde□ J'étends seulement la main dans l'obscurité vers le lieu où était suspendu au dôme du palais le bouclier de mon père, vers ces voûtes que remplace aujourd'hui la voûte du ciel. La lance qui sert d'appui à mes pas rencontre à terre ce bouclier□ il retentit□ ce bruit de l'airain plaît encore à mon oreille□ il réveille en moi la mémoire des anciens jours, ainsi que le souffle du soir ranime dans la ramée des bergers la flamme expirante. Je sens revivre mon génie, mon sein se soulève comme la vague battue de la tempête, mais le poids des ans le fait retomber.

Retirez-vous, pensées guerrières□ souvenirs des temps évanouis, retirez-vous□ Pourquoi nourrirais-je encore l'amour des combats, quand ma main a oublié l'épée□ La lance de Témora n'est plus qu'un bâton dans la main du vieillard.

Je frappe un autre bouclier dans la poussière. Touchons-le de mes doigts tremblants. Il ressemble au croissant de la lune□ c'était ton bouclier, ô Gaul□ le bouclier du

POÉSIES COMPLÈTES

compagnon de mon Oscar□ Fils de Morni, tu as déjà reçu toute ta gloire, mais je te veux chanter encore□ je veux pour la dernière fois confier le nom de Gaul à la harpe de Selma. Malvina, où es-tu□ Oh□ qu'avec joie tu m'entendrais parler de l'ami de ton Oscar□

«□ La nuit était sombre et orageuse, les ombres criaient sur la bruyère, les torrents se précipitaient du rocher□ les tonnerres à travers les nuages roulaient comme des monts qui s'écroulent, et l'éclair traversait rapidement les airs. Cette nuit même nos héros s'assemblèrent dans les salles de Selma, dans ces salles maintenant abattues□ le chêne flamboyait au milieu□ à sa lueur on voyait briller le visage riant des guerriers à demi cachés dans leur noire chevelure. La coquille des fêtes circulait à la ronde□ les bardes chantaient, et la main des vierges glissait sur les cordes de la harpe.

«□ La nuit s'envola sur les ailes de la joie□ nous croyions les étoiles à peine au milieu de leur course, et déjà le rayon du matin entrouvrait l'orient nébuleux. Fingal frappa sur son bouclier□ ah□ qu'il rendait alors un son différent de celui qu'il a parmi ces débris□ Les guerriers l'entendirent□ ils descendirent du bord de tous leurs ruisseaux. Gaul reconnut aussi la voix de la guerre, mais le Strumon roulait ses flots entre lui et nous□ et qui pouvait traverser ses ondes terribles□

«□ Nos vaisseaux abordent à Ifrona□ nous combattons□ nous arrachons des mains de l'ennemi les dépouilles de notre patrie. Pourquoi ne restais-tu pas au bord de ton torrent, toi qui levais le bouclier d'azur□ Pourquoi, fils de Morni, ton âme respirait-elle les combats□ Sur quelque champ que ce fût, Gaul voulait moissonner. Il prépare son vaisseau dompteur des vagues, et déploie ses voiles au premier souffle du matin pour suivre à Ifrona les pas du roi.

POÉSIES COMPLÈTES

«Quelle est celle que j’aperçois au bord de la mer, sur le rocher battu des flots ? Elle est triste comme le pâle brouillard de l’aube ? ses cheveux noirs flottent en désordre, des larmes roulent dans ses yeux fixés sur le vaisseau fugitif de Gaul. De ses bras, aussi blancs que l’écume de l’onde, elle presse sur son sein un jeune enfant, qui lui sourit ? elle murmure à l’oreille du nouveau-né un chant de son âge, mais un soupir entrecoupe la voix maternelle, et la femme ne sait plus quelle était la chanson.

«Les pensées, Evircoma, n’étaient point pour des airs folâtres ? elles volaient sur les flots avec ton amour. On n’aperçoit plus qu’à peine le vaisseau diminué ? des nues abaissées étendent maintenant entre lui et le rivage leurs fumées onduleuses ? elles le cachent comme un écueil lointain sous une vapeur passagère. «Que ta course soit heureuse, dompteur des vagues écumantes ? Quand te reverrai-je, ô mon amour ? »

«Evircoma retourne aux salles de Strumon, mais ses pas sont tardifs, son visage est triste ? on dirait d’une ombre solitaire qui traverse la brume du lac. Souvent elle se retourne pour regarder le vaste Océan. «Que ta course soit heureuse, dompteur des vagues écumantes ? Quand te reverrai-je, ô mon amour ? »

«La nuit surprit le fils de Morni au milieu de la mer ? la lune n’était point au ciel ? pas une étoile ne brillait dans la profondeur des nuages. La barque du chef glissait sur les flots en silence, et nous passons sans la voir, en retournant à Morven.

«Gaul aborde au rivage d’Ifrona. Ses pas étaient sans inquiétude ? il erre çà et là, il écoute, il n’entend point rugir la bataille ? il frappe avec sa lance sur son bouclier, afin que ses amis se réjouissent de son arrivée ? il s’étonne du silence. «Fingal dort-il ? s’écrie Gaul en élevant la voix ? le

POÉSIES COMPLÈTES

combat n'est-il pas commencé ? Héros de Morven, êtes-vous ici ?

Que n'y étions-nous, fils de Morni ? cette lance t'aurait défendu, ou Ossian serait tombé avec toi. Lance aujourd'hui sans force dans ma main, innocent appui de ma vieillesse, jadis ferme soutien de ceux qui versaient des larmes, tu étais la lance de Témora, tu étais le météore briseur du chêne orgueilleux. Ossian n'était pas, comme aujourd'hui, un roseau desséché qui tremble dans un étang solitaire ? je m'élevais comme le pin, avec tous mes rameaux verdoyants autour de moi. Que n'étais-je auprès du chef de Strumon, quand l'orage d'Ifrona descendit ?

Ombres de Morven, dormiez-vous dans vos grottes aériennes, ou vous amusiez-vous à faire voler les feuilles flétries, quand vous nous laissâtes ignorer le danger de Gaul ? Mais non, ombres amies de nos pères, vous prîtes soin de nous avertir ? deux fois vous repoussâtes nos vaisseaux au rivage d'Ifrona, nous ne comprîmes pas ce présage ? nous crûmes que des esprits jaloux s'opposaient à notre retour. Fingal tira son épée, et sépara les pans de leur robe de vapeur ? à l'instant les ombres passèrent sur nos têtes. « Allez, impuissants fantômes, leur dit le chef ? allez chasser le duvet du chardon dans une terre lointaine, vous jouerez avec les fils du faible. »

Les ombres amies méconnues s'envolèrent avec le vent ? leurs voix ressemblaient aux soupirs de la montagne quand l'oiseau de mer prédit la tempête. Quelques-uns de nos guerriers crurent entendre le nom de Gaul à demi formé dans le murmure des ombres.

(Le traducteur, ou plutôt l'auteur anglais, suppose qu'il y a ici une lacune dans le texte.)

POÉSIES COMPLÈTES

«Je suis seul au milieu de mille guerriers—n'est-il point quelque épée pour briller avec la mienne— Le vent souffle vers Morven en brisant le sommet des vagues. Gaul remontera-t-il sur son vaisseau— ses amis ne sont point auprès de lui. Mais que dirait Fingal, mais que diraient les bardes, si un nuage enveloppait la réputation du fils de Morni— Mon père, ne rougirais-tu pas si je me retirais sans combattre— En présence des héros de notre âge, tu cacherais ton visage avec tes cheveux blancs, et tu abandonnerais tes soupirs au vent solitaire de la vallée—les ombres des faibles te verraient et diraient— «Voilà le père de celui qui a fui dans Ifrona.»

«Non, ton fils ne fuira point, ô Morni— son âme est un rayon de feu qui dévore. O mon Evircoma—ô mon Ogal—. Eloignons ces souvenirs—le calme rayon du jour ne se mêle point à la tempête—il attend que les cieux soient rassérénés. Gaul ne doit respirer que la bataille. Ossian, que n'es-tu avec moi comme dans le combat de Lathmor— Je suis le torrent qui précipite ses ondes dans les mille vagues de l'Océan et qui, vainqueur, s'ouvre un passage à travers l'abîme.»

Gaul frappe sur son bouclier, alors non rongé par la rouille des âges. Ifrona tremble, ses nombreux guerriers entourent le héros de Strumon—la lance de Morni est dans la main de Gaul—elle fait reculer les rangs ennemis.

Tu as vu, Malvina, la mer troublée par les bonds d'une immense baleine qui, blessée et furieuse, se débat à la surface écumante des flots— tu as vu une troupe de mouettes affamées nager autour de la terrible fille de l'Océan, dont elles n'osent encore approcher, bien qu'elle soit expirante— ainsi s'agitent et se serrent les guerriers épouvantés d'Ifrona, hors de la portée du bras du héros.

POÉSIES COMPLÈTES

Mais la force du chef de Strumon commence à s'épuiser□ il s'appuie contre un arbre□ des ruisseaux de sang errent sur son bouclier□ cent flèches ont déchiré sa poitrine□ sa main tient sa redoutable épée, et les ennemis frémissent.

Enfants d'Ifrona, quelle roche essayez-vous de soulever□ est-ce pour marquer aux siècles à venir votre renommée ou votre honte□ La gloire des braves n'est pas à vous□ vous êtes barbares, et vos cœurs sont inflexibles comme le fer. A peine sept guerriers peuvent détacher la roche du haut de la colline□ elle roule avec fracas, et vient heurter les pieds affaiblis de Gaul□ il tombe sur ses genoux, mais au-dessus de son bouclier roulent encore ses yeux terribles. Les ennemis n'ont pas l'audace de se jeter sur lui□ ils le laissent languir dans la mort, comme un aigle resté seul sur un rocher quand la foudre a brisé ses ailes. Que ne savions-nous dans Selma ta destinée□ que nous aurait fait alors les chansons des vierges et le son de la harpe des bardes□ La lance de Fingal n'eût pas reposé si tranquillement contre les murs du palais□ nous n'eussions pas été surpris, dans cette nuit funeste, de voir le roi se lever à moitié du banquet, en disant□ «□'ai cru que la lance d'une ombre avait touché mon bouclier□ ce n'est qu'une brise passagère.□ O Morni□ que ne vins-tu réveiller Ossian, que ne vins-tu lui dire□ «□Hâte-toi de traverser la mer.□ Malheureux père□ tu avais volé dans Ifrona pour pleurer sur ton fils.

Le matin sourit dans la vallée de Strumon□ Evircoma sort du trouble d'un songe□ elle entend le bruit de la chasse sur les coteaux de Morven. Surprise de ne point distinguer la voix de Gaul au milieu des cris des guerriers, elle prête, le cœur palpitant, une oreille encore plus attentive□ mais

POÉSIES COMPLÈTES

les rochers ne renvoient point le son d'une voix connue, les échos de Strumon ne répètent que les plaintes d'Evircoma.

Le soir attrista la vallée de Strumon□aucun vaisseau ne parut sur la mer. L'âme d'Evircoma était abattue□«□Qui retient mon héros dans l'île d'Ifrona□ Quoi□ mon amour, n'es-tu point revenu avec les chefs de Morven□ Ton Evircoma sera-t-elle longtemps assise seule sur le rivage□ Les larmes descendront-elles longtemps de ses yeux□ Gaul, as-tu oublié l'enfant de notre tendresse□ il demande le sourire accoutumé de son père□ ses pleurs coulent avec les miens, ses soupirs répondent à mes soupirs. Si Gaul entendait son fils balbutier son nom, il précipiterait son retour pour protéger son Ogal. Je me souviens de mon songe□je crains que le jour du retour ne soit passé.

«□ me sembla voir les fils de Morven poursuivant les chevreuils. Le chef de Strumon n'était point avec eux□je l'aperçus à quelque distance, appuyé sur son bouclier. Un pied seulement soutenait le héros, l'autre paraissait être formé d'une vapeur grisâtre. Cette image variait au souffle de chaque brise□je m'en approchai□une bouffée de vent vint du désert, le fantôme s'évanouit. Les songes sont enfants de la crainte□ chef de Strumon, je te reverrai encore, tu élèveras encore devant moi ta belle tête, comme le sommet de la colline religieuse de Cromla éclairée des premiers rayons de l'aurore. Le voyageur, égaré la nuit sur la bruyère, tremble au milieu des fantômes□mais au doux éclat du jour les esprits de ténèbres se retirent□le pèlerin, rassuré, reprend son bâton et poursuit sa route.□

Evircoma crut voir un vaisseau sur les vagues lointaines□elle crut voir un mât blanchi semblable à l'arbre qui pendant l'hiver balance sa cime couverte d'une neige nouvellement tombée. Ses yeux humides n'aperçoivent que des objets confus, bien qu'elle essayât de tarir ses larmes.

POÉSIES COMPLÈTES

La nuit descendit□ Evircoma se confia à un léger esquif pour trouver son amant dans les replis des ombres. Elle vole sur les vagues, mais elle ne rencontre point de vaisseau□ elle avait été trompée ou par un nuage, ou par la barque aérienne de l'ombre d'un nautonier décédé qui poursuivait encore les plaisirs des jours de sa vie.

La nacelle d'Evircoma fuit devant la brise□ elle entre dans la baie d'Ifrona, où la mer s'étend à l'ombre d'une épaisse forêt. Errant de nuage en nuage, la lune se montrait entre les arbres de la rive. Par intervalles, les étoiles jetaient un regard à travers le voile déchiré qui couvrait le ciel, et se cachaient de nouveau sous ce voile□ à leur faible lumière, Evircoma contemplait la beauté d'Ogal. Elle donne un baiser à son enfant, le laisse couché dans la nacelle et va chercher Gaul dans les bois.

Trois fois elle s'éloigne avec lenteur de son fils, trois fois elle revient en courant à lui. La colombe qui a caché ses petits dans la fente du rocher d'Oualla veut cueillir la baie mûrie qu'elle découvre dans la bruyère au-dessous d'elle, mais le souvenir de l'épervier la trouble□ vingt fois elle revole vers ses petits pour les voir encore et s'assurer de leur repos. L'âme d'Evircoma est partagée entre son époux et son enfant comme la vague que brisent tour à tour et les vents et les rochers.

Mais quelle est cette voix que l'on entend parmi le murmure des flots□ Vient-elle de l'arbre solitaire du rivage□

«Je péris seul. A qui la force de mon bras fut-elle utile dans la bataille□ Pourquoi Fingal, pourquoi Ossian ignorent-ils mon destin□ Etoiles qui me voyez, annoncez-le dans Selma par votre lumière sanglante, lorsque les héros sortent de la salle des fêtes pour admirer votre beauté. Ombres qui glissez sur les rayons de la lune, si votre course

POÉSIES COMPLÈTES

se dirige à travers les bois de Morven, murmure en passant mon histoire. Dites au roi que j'expire aussi□ dites-lui que dans Ifrona est ma froide demeure□ que depuis deux jours je languis blessé sans nourriture□ qu'au lieu de la douce eau du ruisseau, je n'ai pour éteindre ma soif que les flots amers.

«Mais, ombres compatissantes, gardez-vous d'apprendre mon sort aux murs de Strumon□ éloignez la vérité de l'oreille d'Evircoma. Que vos tourbillons passent loin de la couche de mon amour□ ne battez point violemment des ailes en rasant les tours de mon père□ Evircoma vous entendrait, et quelque pressentiment s'élèverait dans son âme. Volez loin d'elle, ombres de la nuit□ que son sommeil soit paisible, le matin est encore éloigné. Dors avec ton enfant, ô mon amour□ Puisse mon souvenir ne point troubler ton repos□ Toutes les peines de Gaul sont légères quand les songes d'Evircoma sont légers.□

«Et penses-tu, s'écrie l'épouse du fils de Morni, qu'elle puisse reposer en paix quand son guerrier est en péril□ Penses-tu que les songes d'Evircoma puissent être doux lorsque son héros est absent□ Mon cœur n'est pas insensible□ je n'ai point reçu la naissance dans la terre d'Ifrona. Mais comment te pourrais-je soulager, ô Gaul□ Evircoma trouvera-t-elle quelque nourriture dans la terre de l'ennemi□□

Evircoma soutenait Gaul dans ses bras□ elle rappela l'histoire de Conglas, son père.

Lorsque Evircoma, jeune encore, était portée dans les bras maternels, Conglas s'embarqua une nuit avec Crisollis, doux rayon de l'amour. La tempête jeta le père, la mère et l'enfant sur un rocher□ là s'élevaient seulement trois arbres qui secouaient dans les airs leur cime sans feuillage. A

POÉSIES COMPLÈTES

leurs racines rampaient quelques baies empourprées, Conglas les arracha et les donna à Crisollis□ il espérait saisir le lendemain le daim de la montagne□ la montagne était stérile, et rien n'en animait le sommet. Le matin vint, et le soir suivit, et les trois infortunés étaient encore sur le rocher. Conglas voulut tresser une nacelle avec les branches des arbres, mais il était faible, faute de nourriture.

«Crisollis, dit-il, je m'endors□ quand la tempête s'apaisera, retourne avec ton enfant à Idronlo□ l'heure où je pourrai marcher est éloignée.□

«Jamais les collines ne me reverront sans mon amour, répliqua Crisollis. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que ton âme était défaillante□ nous aurions partagé les baies de la bruyère□ mais le sein de Crisollis nourrira son amant. Penche-toi sur moi□ non, tu ne dormiras point ici.□

Conglas reprit ses forces au sein de Crisollis□ le calme revint sur les flots□ Conglas, Crisollis et la jeune Evircoma atteignirent les rivages d'Idronlo. Souvent le père conduisit la fille au tombeau de Crisollis, en lui racontant la charmante histoire. «Evircoma, disait Conglas, aime de même ton époux, quand le jour de ta beauté sera venu.□

«Oui, je l'aime ainsi, dit à Gaul Evircoma□ presse cette nuit pour te ranimer ce sein gonflé du lait qui nourrit ton fils, demain nous serons heureux dans les salles de Strumon.□

«Fille la plus aimable de ta race, dit Gaul, retire-toi□ que les rayons du soleil ne te trouvent point dans Ifrona. Rentre dans ta nacelle avec Ogal. Pourquoi tomberait-il comme une fleur dont le guerrier indifférent enlève la tête avec son épée□ Laisse-moi ici. Ma force, telle que la chaleur de l'été, s'est évanouie, je me fane comme le gazon sous la main de l'hiver, et je ne renaîtrai point au printemps. Dis aux guerriers de Morven de me transporter

POÉSIES COMPLÈTES

dans leur vallée. Mais non, car l'éclat de ma gloire est couvert d'un nuage qu'ils élèvent seulement ma tombe sous cet arbre. L'étranger la découvrira en passant sur la mer, et il dira : « Voilà tout ce qui reste du héros. »

« Et tout ce qui reste de la fille de Strumon, répondit Evircoma, car je reposerai auprès de mon amant. Notre lit sera encore le même : nos ombres voleront unies sur le même nuage. Voyageurs des ondes, vous verserez la double larme, car avec son bien-aimé dormira la mère d'Ogal. »

Les cris de l'enfant se firent entendre, Le cœur d'Evircoma bat à coups redoublés dans sa poitrine, et semble vouloir s'ouvrir un passage dans son étroite prison. Un soupir échappe aussi du sein de Gaul. Il a reconnu la voix de son fils. « Guerrier, dit Evircoma, laisse-moi essayer de te porter à la barque où j'ai déposé notre enfant : ton poids sera léger pour moi : donne-moi cette lance, elle soutiendra mes pas. »

La fille de Crisollis parvint à conduire son époux dans la nacelle. Le reste de la nuit, elle lutta contre les vagues. Les dernières étoiles virent ses forces s'éteindre : elles s'évanouirent au lever de l'aurore, comme la vapeur des prairies se dissipe au lever du soleil.

Cette nuit même, il m'en souvient, Ossian dormait sur la bruyère du chasseur : Morni, le père de Gaul, paraît tout à coup dans mes songes : il s'arrête devant moi, appuyé sur son bâton tremblant : le vieillard était triste : les rides profondes que le temps avait creusées dans ses joues étaient remplies des larmes qui descendaient de ses yeux : il regarda la mer, et avec un profond soupir : « Est-ce là, murmura-t-il faiblement, le temps du sommeil pour l'ami de Gaul ? » Une bouffée de vent agite les arbres : le coq de bruyère se réveille sous la racine du buisson, relève

POÉSIES COMPLÈTES

précipitamment la tête qu'il tenait cachée sous son aile, et pousse un cri plaintif. Ce cri m'arrache à mes songes, j'ouvre les yeux□ je vois Morni emporté par le tourbillon. Je suis la route qu'il me trace□ je fends la mer avec mon vaisseau, je rencontre la nacelle d'Evircoma□ elle était arrêtée au rivage d'une île déserte□ sur l'un des bords de la nacelle la tête de Gaul était inclinée. Je déliai le casque du héros□ ses blonds cheveux, trempés de la sueur des combats, flottèrent sur son front pâli. Aux accents de ma douleur, il essaya de soulever ses paupières□ mais ses paupières étaient trop pesantes□ la mort vint sur le visage de Gaul comme la nuit sur la face du soleil. O Gaul□ tu ne reverras jamais le père de ton ami Oscar.

Près du fils de Morni repose la beauté expirante, Evircoma□ son enfant était dans ses bras, et l'innocente créature promenait en se jouant sa faible main sur le fer de la lance de Gaul. Les paroles d'Evircoma furent courtes□ elle se pencha sur la tête d'Ogal, et son dernier regard perça mon cœur. «Adieu, pauvre orphelin□ Ogal, Ossian te servira de père.» Elle expire.

O mes amis□ qu'êtes-vous devenus□ Votre souvenir est plein de douceur, et pourtant il fait couler mes larmes.

J'aborde au pied des tours de Strumon□ le silence régnait sur le rivage□ aucune fumée ne s'élevait en colonne d'azur du faite du palais□ aucun chant ne se faisait entendre. Le vent sifflait à travers les portes ouvertes et jonchait le seuil de feuilles séchées□ l'aigle déjà perché sur le comble des tours semblait dire□ «Ici je bâtirai mon aire.» Le faon de la biche se cache sous les boucliers sans maîtres□ le compagnon des chasses de Gaul, le rapide Codula, croit reconnaître les pas du fils de Morni□ dans sa joie, il se lève d'un seul bond□ mais lorsqu'il a reconnu son erreur, il

POÉSIES COMPLÈTES

retourne se coucher sur la froide pierre, en poussant de longs hurlements.

Qui racontera la douleur des héros de Morven ? Ils vinrent silencieux de leurs ondoyantes vallées ? ils s'avancèrent lentement comme un sombre brouillard. Gaul, Evircoma et Ogal lui-même n'étaient plus. Fingal se place sous un pin ? les guerriers l'entourent. Penché sur le front de Gaul, les cheveux gris de Fingal nous dérobent ses larmes ? mais le vent les décèle, en les chassant de sa barbe argentée.

« Es-tu tombé, dit-il enfin, es-tu tombé, ô le premier de mes héros ? N'entendrai-je plus ta voix dans mes fêtes, le son de ton bouclier dans mes combats ? Ton épée n'éclairera-t-elle plus les sombres replis de la bataille ? Ta lance ne renversera-t-elle plus les rangs entiers de mes ennemis ? Ton noir vaisseau surmontait hardiment la tempête, tandis que tes joyeux rameurs répétaient leurs chansons entre les montagnes humides. Les enfants de Morven m'arrachaient à mes pensées en criant ? Voyez le vaisseau de Gaul. La harpe des vierges et la voix des bardes annonçaient ton arrivée ? tes bannières flottaient sur la bruyère. Je reconnaissais le sifflement de ta flèche et le bruit de tes pas.

« Force des guerriers, qu'es-tu ? Aujourd'hui tu chasses les vaillants devant toi, comme des nuages de poussière ? la mort marque ton passage, comme la feuille séchée indique la course des fantômes ? demain le court songe de la valeur est dissipé ? la terreur des armées s'est évanouie ? l'insecte ailé bourdonne sa victoire sur le corps du héros.

« Fils du faible, pourquoi désirais-tu la force du chef de Strumon, quand tu le voyais resplendissant sous ses armes ? Ne savais-tu pas que la force du guerrier s'évanouit ? Quand le chasseur regagne sa demeure, il

POÉSIES COMPLÈTES

contemple un nuage brillant que traversent les couleurs de l'arc-en-ciel□ mais les moments fuient sur leurs ailes d'aigle, le soleil ferme ses yeux de lumière, un tourbillon brouille les nues□ une noire vapeur est tout ce qui reste de l'arc étincelant. O Gaul□ les ténèbres ont succédé à ta clarté, mais ta mémoire vivra□ il ne soufflera pas un seul vent sur Morven qui ne parle de ta renommée.

«Bardes, élevez la tombe du père, de la mère et du fils. La pierre moussue apprendra à l'étranger le lieu de leur repos□ le chêne leur prêtera son ombre. Les brises visiteront cet arbre de la mort□ sous les fraîches ondées du printemps, il se couvrira de feuilles, longtemps avant que les autres arbres aient repris leur parure, longtemps avant que la bruyère se soit ranimée à ses pieds. Les oiseaux de passage s'arrêteront sur la cime du chêne solitaire□ ils y chanteront la gloire de Gaul, tandis que les vierges des temps à venir rediront la beauté d'Evircoma□ et que les mères pleureront Ogal.

«Mais, ô pierre□ quand tu seras réduite en poudre□ ô chêne□ quand les vers t'auront rongé□ ô torrent□ lorsque tu cesseras de couler, et que la source de la montagne ne fournira plus son onde à ta course□ lorsque vos chansons, ô bardes□ seront oubliées, lorsque votre mémoire et celle des héros par vous célébrés auront disparu dans le gouffre des âges, alors, et seulement alors, la gloire de Gaul périra, l'étranger pourra demander quel était le fils de Morni, quel était le chef de Strumon.□

TABLEAUX
DE LA NATURE
1784-1790

PRÉFACE

Dans l’Avertissement placé à la tête du premier volume des Œuvres complètes (édition de 1829), j’ai dit « J’ai longtemps fait des vers avant de descendre à la prose. Ce n’était qu’avec regret que M. de Fontanes⁹ m’avait vu renoncer aux Muses — moi-même je ne les ai quittées que pour exprimer plus rapidement des vérités que je croyais utiles. »

Dans la Préface des ouvrages politiques, j’ai dit « Les Muses furent l’objet du culte de ma jeunesse — ensuite je continuai d’écrire en prose avec un penchant égal sur des sujets d’imagination, d’histoire, de politique et même de finances. Mon premier ouvrage, *l’Essai historique*, est un long traité d’histoire et de politique. Dans le *Génie du Christianisme*, la politique se retrouve partout, et je n’ai pu me défendre de l’introduire jusque dans *l’Itinéraire* et dans *les Martyrs*. Mais par l’impossibilité où sont les hommes d’accorder deux aptitudes à un même esprit, on ne voulut sortir pour moi du préjugé commun qu’à l’apparition de la *Monarchie selon la Charte*. »

Nous avez fait beaucoup de vers, me dira-t-on — soit — mais sont-ils bons ? Voilà toute la question pour le public.

⁹ Louis de Fontanes (Niort, 1757 — Paris, 1821), écrivain et homme politique. Proscrit en 1793, député en 1801, élu à l’Académie française en 1803, président du Corps législatif en 1805, grand-maître de l’Université en 1808, sénateur en 1810. Comte d’Empire et pair de France. Ami de Chateaubriand, il publia des *Essais critiques sur le Génie du christianisme*.

POÉSIES COMPLÈTES

Je sais fort bien que ce n'est pas à moi, mais au public à trancher cette question. Je ne pourrais appuyer mes espérances que sur une autorité grave à la vérité, mais peut-être fascinée par les illusions de l'amitié. Je vais présenter quelques observations dont je ne prétends faire aucune application à ma personne□ je le dis avec sincérité, et j'espère qu'on le croira.

Les grands poètes ont été souvent de grands écrivains en prose□ qui peut le plus peut le moins□ mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poètes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers, et en vers qu'en prose, si la nature vous avait fait poète d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu et poète après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

Si l'un des deux talents domine chez vous, vous êtes vite classé.

Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par *cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit*, comme je l'ai déjà remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez pour déprécier ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnaître□ on vous élève aux nues pour vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire, et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de

POÉSIES COMPLÈTES

l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires, vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la partie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents n'existe qu'en France, où l'amour-propre est inquiet, où chacun croit perdre ce que son voisin possède, où enfin on avait divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avons nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avons nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse et le tiers-état□mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, *il était de principe* qu'ils ne pouvaient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête.

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparaître peu à peu ces notions dignes des Velches¹⁰. Il était tout simple que dans une monarchie militaire, où l'on n'avait besoin ni de l'étude politique, ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet ou une occupation de collège. Force sera aujourd'hui de reconnaître que le consul Cicéron était non seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César était un grand historien et un grand poète.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je présente dans un intérêt général, nullement dans celui de ma vanité), je passe à l'*historique* de mes poésies.

Si j'avais voulu tout imprimer, le public n'en aurait pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisais des vers au collège, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour□*je me suis gardé de les montrer aux gens*. Les Muses

¹⁰ Forme germanique du lat. Gallus, Gaulois. Nom que les Allemands donnent aux Français et aux Italiens. Au figuré□homme ignorant, superstitieux (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

ont été pour moi des divinités de famille, des Lares que je n'adorais qu'à mes foyers.

Les poésies, en très petit nombre, que je me suis déterminé à conserver sont divisées en deux classes, savoir□ les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on put suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose, l'ordre chronologique des idées et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs□ ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. J'ai compris les vers de 1784 à 1790 sous ce titre□ *Tableaux de la Nature*. Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers□ composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poètes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie□ ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma Muse des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1790□ il y figure à la page 205 sous ce titre, que je lui ai conservé□ *l'Amour de la campagne*, par le chevalier de C***. On en parla dans la société de Ginguené¹¹, de Lebrun¹², de Chamfort¹³, de

¹¹ Pierre-Louis Ginguené (1748-1816). Fondateur de la revue la *Décade philosophique*□ membre de la Commission exécutive

POÉSIES COMPLÈTES

Parny¹⁴, de Flins¹⁵, de La Harpe¹⁶ et de Fontanes, avec lesquels j'avais des liaisons plus ou moins étroites. Je

d'Instruction publique chargée de la réorganisation des écoles, en 1794, il fait partie, dès l'an VIII (1799), du Conseil d'Instruction publique pour les Écoles Centrales (NDE).

¹² Ponce Denis Écouchard Lebrun (1729-1807). Il a célébré Louis XVI comme un nouvel Henry IV. La Terreur n'en trouvera pas moins en lui son poète officiel, avant qu'il ne chante des Odes à l'Empereur ou à l'armée de Boulogne. Ses épigrammes sont restées (NDE).

¹³ Nicolas-Sébastien Roch, dit Chamfort (1741-1794). On lui doit *La Jeune Indienne* (1764), *Le Marchand de Smyrne* (1770), *Mustapha et Zéangir* (1771), pièces de théâtre qui n'auraient pas suffi à maintenir son nom, s'il n'avait laissé *Pensées, Maximes et Anecdotes* (posthume). NDE.

¹⁴ Évariste de Forges de Parny. Né à l'île Bourbon (Réunion) en février 1753. Il embrassa la carrière militaire avant de se consacrer aux lettres. *La Guerre des Dieux* l'a rendu célèbre. Il fut élu à l'Académie française le 20 avril 1803. Mort le 5 décembre 1814. «Je savais par cœur les élégies du chevalier de Parny, et je les sais encore.» (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*). NDE.

¹⁵ Carbon de Flins des Oliviers. «Conseiller à la cour des monnaies. Jeune homme inconnu par une foule de pièces du plus haut genre, et que l'Académie française a mentionnées en vain dans ses concours : M Flins Des Oliviers en est resté aussi obscur que s'il avait eu le prix. Il n'y a qu'heur et malheur dans la carrière des lettres. M Flins des Oliviers a déjà fait quatre fois plus de petites pièces qu'il n'en faudrait pour la réputation de vingt hommes de lettres» mais cette fécondité, qui a tant réussi à Voltaire et à M Durosoy, a été funeste à M Flins des Oliviers.» Rivarol, *Petit almanach de nos grands hommes pour l'année 1788* (NDE).

¹⁶ La Harpe. Né à Paris, le 20 novembre 1739. La Harpe fut pendant vingt ans, rédacteur au *Mercure* poète, traducteur en vers, auteur dramatique, il est célèbre comme critique Professeur de littérature au Lycée et d'art oratoire à l'École normale, il a laissé le *Lycée ou Cours de Littérature*. Passionné révolutionnaire au début de la Révolution, il fut emprisonné pendant quatre mois au Luxembourg en 1794 ; puis se convertit et abjura les idées des philosophes qu'il avait partagées auparavant. Mort le 11 février 1803 (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

prenais mal mon temps pour faire ma veille des armes dans l'*Almanach des Muses* — on était déjà en pleine révolution, et ce n'était plus avec des quatrains qu'on pouvait aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les Mémoires inédits de ma vie, au sujet de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque et le portrait des principaux acteurs, je dis

« On me demanda — Et l'histoire de votre présentation, que devint-elle — Elle resta là. — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après avoir monté dans les carrosses — Pas plus qu'avec l'empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la cour — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres, et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position et de celle de votre frère — Aucun. — Que faisiez-vous donc — Je m'ennuyais. — Ainsi vous ne vous sentiez aucune ambition — Si fait — à force d'intrigues et de soucis, je parvins, par la protection de Delisle de Sales¹⁷, à la gloire de faire insérer dans l'*Almanach des Muses* une idylle (*l'Amour de la campagne*) dont l'apparition me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connaissait mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans le *Mercur* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis

¹⁷ Jean-Claude Izouard, dit Jean Claude Delisle de Sales (1741-1816). Membre de l'*Académie des sciences morales et politiques*, An IV. On lui doit *De la philosophie de la nature* (Amsterdam, 1770) et les *Mémoires de Candide sur la liberté de la presse, la paix générale, les fondements de l'ordre social et d'autres bagatelles* (sous le pseudonyme d'Emmanuel Ralph — 1802). NDE.

POÉSIES COMPLÈTES

que j'étais à Londres, M. Peltier¹⁸ avait publié dans son journal mon imitation de l'élegie de Gray sur un *Cimetière de campagne*. Cette imitation a été réimprimée, en 1828, dans les *Annales romantiques*. Les autres pièces ont été publiées pour la première fois, en 1828, dans l'édition de mes Œuvres complètes.

¹⁸ Jean-Gabriel Peltier. Né à Paimboeuf, en 1760, il vivra vingt années en exil à Londres. Il rentrera en France l'année de sa mort, en 1825 (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

I.

INVOCATION

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages□
L'innocente nature et ses tableaux touchants,
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

II.

LA FORÊT

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré□
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude□
Prestige de mon cœur□ je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse□
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh□ que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains□ — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux□
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles□
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts□
A quel amant jamais serez-vous aussi chères□
D'autres vous rediront des amours étrangères□
Moi de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts¹⁹.

¹⁹ Vers imprimés dans le *Mercur*e. Voyez la Préface.

III.

LE SOIR, AU BORD DE LA MER

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire□
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue en vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés□
Du vent du soir se meurt la voix plaintive□
Et mollement l'un à l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour□
Et la nature, aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques.
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit□
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins, gracieuse harmonie,

POÉSIES COMPLÈTES

Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

IV.

LE SOIR, DANS UNE VALLÉE

Déjà le soir de sa vapeur bleuâtre
Enveloppait les champs silencieux□
Par le nuage étaient voilés les cieux□
Je m'avançais vers la pierre grisâtre.

Du haut d'un mont une onde rugissant
S'élançait□sous de larges sycomores,
Dans ce désert d'un calme menaçant,
Roulaient des flots agités et sonores.
Le noir torrent, redoublant de vigueur,
Entrait fougueux dans la forêt obscure
De ces sapins, au port plein de langueur,
Qui, négligés comme dans la douleur,
Laissent tomber leur longue chevelure,
De branche en branche errant à l'aventure.
Se regardant dans un silence affreux,
Des rochers nus s'élevaient, ténébreux□
Leur front aride et leurs cimes sauvages
Voyaient glisser et fumer les nuages□
Leurs longs sommets, en prisme partagés,
Étaient des eaux et des mousses rongés.
Des liserons, d'humides capillaires,
Couvraient les flancs de ces monts solitaires□
Plus tristement des lierres encor

POÉSIES COMPLÈTES

Se suspendaient aux rocs inaccessibles□
Et contrasté, teint de couleurs paisibles,
Le jonc, couvert de ses papillons d'or,
Riait au vent sur des sites terribles.

Mais tout s'efface, et surpris de la nuit,
Couché parmi des bruyères laineuses,
Sur le courant des ondes orageuses
Je vais pencher mon front chargé d'ennui.

POÉSIES COMPLÈTES

V.

NUIT DE PRINTEMPS

Le ciel est pur, la lune est sans nuage□
Déjà la nuit au calice des fleurs
Verse la perle et l'ambre de ses pleurs□
Aucun zéphyr n'agite le feuillage.

Sous un berceau, tranquillement assis,
Où le lilas flotte et pend sur ma tête,
Je sens couler mes pensers rafraîchis
Dans les parfums que la nature apprête.
Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants,
Avec lenteur se dessine et repose,
Deux rossignols, jaloux de leurs accents,
Vont tour à tour réveiller le printemps
Qui sommeillait sous ces touffes de rose.
Mélodieux, solitaire Ségrais,
Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix□
Des prés aussi traversant le silence,
J'entends au loin, vers ce riant séjour,
La voix du chien qui gronde et veille autour
De l'humble toit qu'habite l'innocence.
Mais quoi□ déjà, belle nuit, je te perds□
Parmi les cieux à l'aurore entrouverts,
Phébé n'a plus que des clartés mourantes,
Et le zéphyr, en rasant le verger,
De l'orient, avec un bruit léger,
Se vient poser sur ces tiges tremblantes.

VI.

NUIT D'AUTOMNE

Mais des nuits d'automne
Goûtons les douceurs□
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le pâle couchant
Brille encore à peine□
De Vénus, qu'il mène□
L'astre va penchant□
La lune, emportée
Vers d'autres climats,
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers,
Au bord des sentiers,
Les zéphyr descendent,
Dans les airs s'étendent,
Effleurent les eaux,
Et de ces ormeaux
Raniment la sève□
Comme une vapeur,
La douce fraîcheur
De ces bois s'élève.
Sous ces arbres verts,
Qu'un vent frais balance,

POÉSIES COMPLÈTES

J'entends en silence
Leurs légers concerts□
Mollement bercée,
La voûte pressée
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage,
Et puis s'entrouvrant,
Du ciel lentement
Découvrent l'image.
Là, des nuits l'azur
Dans un cristal pur
Déroule ses voiles.
Et le flot brillant
Coule en sommeillant
Sur un lit d'étoiles.

Oh□ charme nouveau□
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie,
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.
Près des ruisseaux clairs,
Au chaume d'Adèle
Le pasteur fidèle
Module ses airs.
Tantôt il soupire,
Tantôt il désire□
Se tait□tour à tour
Sa simple cadence
Me peint son amour
Et son innocence.
Dans son lit heureux

POÉSIES COMPLÈTES

La pauvre attentive
Écoute, pensive,
Ces sons dangereux□
Le drap qui la couvre
Loin d'elle a roulé,
Et son œil troublé
Mollement s'entrouvre.
Tout entière au bruit
Qui pendant la nuit
La charme et l'accuse,
Adèle au vainqueur
Son aveu refuse
Et donne son cœur.

VII.

LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER

Vallée au nord, onduleuse prairie,
Déserts charmants, mon cœur, formé pour vous,
Toujours vous cherche en sa mélancolie.
A ton aspect, solitude chérie,
Je ne sais quoi de profond et de doux
Vient s'emparer de mon âme attendrie.
Si l'on savait le calme qu'un ruisseau
En tous mes sens porte avec son murmure,
Ce calme heureux que j'ai, sur la verdure,
Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
Les froids amants du froid séjour des villes
Rechercheraient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,
Dans un coin frais de ce vallon paisible,
Je lis assis sous le rameux noyer,
Au rude tronc, au feuillage flexible.
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive,
Et dans un songe au-dessus du plaisir
Laisse flotter mon âme fugitive.
Au fond d'un bois quand l'été va durant,
Est-il une onde aimable et sinueuse
Qui, dans son cours, lente et voluptueuse,

POÉSIES COMPLÈTES

A chaque fleur s'arrête en soupirant☐
Cent fois au bord de cette onde infidèle
J'irai dormir sous le coudre odorant,
Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphyr,
Ton passage offre ici l'image de la vie.
En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis tes ondes errantes☐
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si voluptueux, du moins dans notre course,
Du printemps nous allons jouir,
Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
Emportant avec eux un tendre souvenir☐
Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire,
Vers ces bois où tu fais toujours,
Si de ces prés ton heureux cours
Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement
Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.
L'aquilon vient, et l'on voit tristement
L'arbre isolé sur le coteau sauvage
Se balancer au milieu de l'orage.
De blancs oiseaux en troupes partagés
Quittent les bords de l'Océan antique☐
Tous en silence à la file rangés
Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
J'erre aux forêts où pendent les frimas☐

POÉSIES COMPLÈTES

Interrompu par le bruit de la feuille
Que lentement je traîne sous mes pas,
Dans ses penses mon esprit se recueille.

Qui le croirait ☐ plaisirs solacieux,
Je vous retrouve en ce grand deuil des cieux ☐
L'habit de veuve embellit la nature.
Il est un charme à des bois sans parure ☐
Ces prés riants entourés d'aunes verts,
Où l'onde molle énerve la pensée,
Où sur les fleurs l'âme rêve bercée
Aux doux accords du feuillage et des airs,
Ces prés riants que l'aquilon moissonne,
Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés
Nous imitons, ou flétris ou tombés,
L'herbe en hiver et la feuille en automne.

VIII.

LA MER

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité□
Quand de ton sein, par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,
L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et, s'égarant de penser en penser
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature□
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre et tonne dans les mers.

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir□quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés,
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir, des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,

POÉSIES COMPLÈTES

Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par les douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

IX.

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur□
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse□
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.

Et cependant mes yeux demandaient ce rivage□
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines□
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.

J'y veux terminer ma carrière□
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.

POÉSIES COMPLÈTES

Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux,
Mais d'âge en âge en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire☐

«☐Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau☐
Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes☐
Il la passa couché près de cette eau,
Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines²⁰.☐

²⁰ Vers imprimés dans l'*Almanach des Muses*, année 1790, p. 205.
Voyez la Préface (NDA).

POÉSIES COMPLÈTES

X.

LES ADIEUX

Le temps m'appelle il faut finir ces vers.
A ce penser défailloit mon courage.
Je vous salue, ô vallons que je perds
Ecoutez-moi c'est mon dernier hommage.
Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie
Mais, quelque part que j'habite ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissaient mon cœur
Et de silence et de mélancolie
Surtout ces bois, chers à ma rêverie,
Où je voyais, de buisson en buisson,
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendais, sous l'orme héréditaire,
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne
Parmi ces bois, ah qu'il vous en souviene
En te quittant je chante tes attraits,
Bord adoré De ton maître fidèle
Si les talents égalaient les regrets,
Ces derniers vers n'auraient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris
La gloire échappe et n'en est point le prix.

POÉSIES COMPLÈTES

Ma Muse est simple, et rougissante et nue□
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre, et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur.

POÉSIES DIVERSES

I.

LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES

ÉLÉGIE IMITÉE DE GRAY²¹

Londres, 1796.

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur□
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure□
Le berger se retire et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.
Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel
L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,

²¹ Cette imitation a été imprimée à Londres, dans le journal de Peltier. Voyez la Préface (NDA). Chateaubriand imite ici l'*Elegy Written in a Country Churchyard* de Thomas Gray (1716-1771). Il a pu en prendre connaissance sur les éditions□

Poems by Mr. Gray. A new edition. London, 1768.

The Poems of Mr. Gray. To which are prefixed Memoirs of his Life and Writings by W. Mason. York, 1775. Nous donnons en annexe le texte de l'Elegy, d'après l'édition de 1768.

POÉSIES COMPLÈTES

Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits dorment sous l'if antique.
De la jeune Progné le ramage confus,
Du zéphyr, au matin, la voix fraîche et céleste,
Les chants perçants du coq ne réveilleront plus
Ces bergers endormis sous cette couche agreste.
Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
N'apprête plus pour eux le champêtre repas□
Jamais à leur retour ils ne verront, hélas□
D'enfants au doux parler une troupe légère,
Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,
Se disputer l'amour et les baisers d'un père.
Souvent, ô laboureurs□ Cérès mûrit pour vous
Les flottantes moissons dans les champs qu'elle dore□
Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
Les pins retentissants dans la forêt sonore.
En vain l'ambition, qu'enivrent ses désirs,
Méprise et vos travaux et vos simples loisirs□
Eh□ que sont les honneurs□ L'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également□ et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.
Qu'importe que pour nous de vains panégyriques
D'une voix infidèle aient enflé les accents□
Les bustes animés, les pompeux monuments,
Font-ils parler des morts les muettes reliques□

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,

POÉSIES COMPLÈTES

Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newtons de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talents sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire□
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers□
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Là dorment dans l'oubli des poètes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire□
Que dis-je□ des Titus faits pour être adorés.
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
Sous ces arbres en deuil combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés□
Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps passagers inconnus,
Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire□
Une Muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir.
En fuyant pour toujours les champs de la lumière.
Qui ne tourne la tête au bout de la carrière□
L'homme qui va passer cherche un secours nouveau□
Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres,
Entrouvrent doucement la pierre du tombeau□
Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.
Pour moi qui célébrai ces tombes sans honneurs,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour de rêver et le charme des pleurs,

POÉSIES COMPLÈTES

S'informe de mon sort dans ses courses pensive,
Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
Lui fera simplement mon histoire en ces mots □
«Souvent nous l'avons vu, dans sa marche posée,
Au souris du matin, dans l'orient vermeil,
Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
Pour admirer au loin le lever du soleil.
Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
Immobile il rêvait, tout le jour demeurant
Les regards attachés sur l'onde passagère.
Quelquefois dans les bois il méditait ses vers
Au murmure plaintif du feuillage et des airs.
Un matin nos regards, sous l'arbre centenaire,
Le cherchèrent en vain au repli du ruisseau □
L'aurore reparut, et l'arbre et le coteau,
Et la bruyère encor, tout était solitaire.
Le jour suivant, hélas □ à la file allongé,
Un convoi s'avança par le chemin du temple.
Approche, voyageur □ lis ces vers, et contemple
Ce triste monument que la mousse a rongé. □

EPITAPHE

Ici dort à l'abri des orages du monde
Celui qui fut longtemps jouet de leur fureur.
Des forêts il chercha la retraite profonde,
Et la mélancolie habita dans son cœur.
De l'amitié divine il adora les charmes,
Aux malheureux donna tout ce qu'il eut, des larmes.
Passant, ne porte point un indiscret flambeau
Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue □

POÉSIES COMPLÈTES

Laisse le reposer sur la rive inconnue,
De l'autre côté du tombeau.

POÉSIES COMPLÈTES

II.

A LYDIE

IMITATION D'ALCÉE, POÈTE GREC.

Londres, 1797.

Lydie, es-tu sincère ? Excuse mes alarmes ?
Tu t'embellis en accroissant mes feux ?
Et le même moment qui t'apporte des charmes
Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, de la foule chérie,
Tout est pour toi joie, espérance, amour ?
Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie
Je marche seul et vois finir le jour.

Ainsi qu'un doux rayon quand ton regard humide
Pénètre au fond de mon cœur ranimé,
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide
De ton beau front le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,
Sans croire en toi, je m'en laisse enivrer.
J'adore tes attraits, mais je me rends justice ?
Je sens l'amour et ne puis l'inspirer.

POÉSIES COMPLÈTES

Par quel enchantement ai-je pu te séduire☐
N'aurais-tu point dans mon dernier soleil
Cherché l'astre de feu qui sur moi semblait luire
Quand de Sapho je chantais le réveil☐

Je n'ai point le talent qu'on encense au Parnasse.
Eussé-je un temple au sommet d'Hélicon,
Le talent ne rend point ce que le temps efface☐
La gloire, hélas☐ ne rajeunit qu'un nom.

*Le Guerrier de Samos, le Berger d'Aphélie*²²,
Mes fils ingrats, m'ont-ils ravi ta foi☐
Ton admiration me blesse et m'humilie☐
Le croirais-tu☐ je suis jaloux de moi.

Que m'importe de vivre au delà de ma vie☐
Qu'importe un nom par la mort publié☐
Pour moi-même un moment aime-moi, ma Lydie,
Et que je sois à jamais oublié☐

²² Deux ouvrages d'Alcée (NDA). Poète lyrique grec, citoyen de Lesbos et contemporain de Sappho (VI^e siècle). NDE.

III.

MILTON²³ ET DAVENANT²⁴

Londres, 1797.

Charles²⁵ avait péri dans des bourreaux-commissaires,
Des lois qu'on appelait révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation.
C'était la France enfin sous la Convention.

Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime
L'Angleterre voyait un homme magnanime
Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains)

²³ Né à Londres (1608 — 1674). Issu d'une famille aisée et désireux de devenir pasteur, il fréquente l'université de Cambridge de 1625 à 1632. Mais le clergé anglican lui cause de vives déceptions et la poésie exerce sur lui une très forte attirance, de sorte qu'il renonce à sa vocation première et se retire, pour écrire. Fervent apôtre de la liberté de la presse (*Areopagitica* — 1644), il est resté célèbre pour *Le Paradis perdu* (achevé en 1667), et sa suite intitulée *Le Paradis reconquis* (1671). NDE.

²⁴ William Davenant (1606 — 1668). Poète et dramaturge anglais. Il fut anobli par Charles I^{er} en 1643. On considère *The Siege of Rhodes* (1656-1659) comme son œuvre majeure. Il obtint effectivement la grâce de Milton qui l'avait sauvé sous Cromwell en 1659 (NDE).

²⁵ Charles I^{er}, roi d'Angleterre et d'Écosse, décapité à Whitehall, en 1649 (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

Prodiguait son génie à de sots puritains□
Il détestait surtout, dans son indépendance,
Ce parti malheureux qu'une noble constance
Attachait à son roi. Par ce zèle cruel,
Milton s'était flétri des honneurs de Cromwell.
Un matin que du sang il avait appétence,
Des prédicants-soldats traînent en sa présence
Un homme jeune encor, mais dont le front pâli
Est prématurément par le chagrin vieilli,
Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,
Milton d'un œil brûlant mesure sa victime,
Qui, loin d'être sensible à ses propres malheurs,
Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs.
«Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,
Vassal au double cœur d'un esclave et d'un traître.
Réponds-moi.□ — «Mon nom est Davenant.□ A ce nom
Vous eussiez vu soudain le terrible Milton
Tressaillir, se lever, et, renversant son siège,
Courir au prisonnier que la cohorte assiège.

«Ton nom est Davenant, dis-tu□ ce nom chéri□
Serais-tu ce mortel, par les Muses nourri,
Qui, dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,
Enchanta de ses vers les rives du Permesse□□

Davenant repartit□«□ est vrai qu'autrefois
La lyre d'Aonie a frémi sous mes doigts.□

A ces mots, répandant une larme pieuse,
Oubliant des témoins la présence envieuse,
Milton serre la main du poète admiré.
Et puis de cette voix, de ce ton inspiré
Qui d'Eve raconta les amours ineffables□

POÉSIES COMPLÈTES

«Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables
J'en jure par les arts qui nous avaient unis
Avant que d'Albion le sort les eût bannis.
A des cœurs embrasés d'une flamme si belle,
Eh qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle
La mort frappe au hasard les princes, les sujets
Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,
Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste
Virgile est immortel en célébrant Auguste
Quoi la loi frapperait de son glaive irrité
Un enfant d'Apollon... Non, non, postérité
Soldats, retirez-vous merci de votre zèle
Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,
Un grand républicain je sais de bonne part
Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart.»

«Non» criait Davenant, que ce reproche touche.
Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche,
Au fond du cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour, puis avec un peu d'or
Econduit poliment la horde jacobine.

Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin, qu'il lui verse à grands flots.
Sème le déjeuner d'agréables propos
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les grâces attiques.
Davenant récita l'idylle du *Ruisseau*
Milton lui repartit par le vif *Allegro*,
Du doux *Penseroso* redit le chant si triste
Et déclama les chœurs du *Samson agoniste*.
Les poètes, charmés de leurs talents divers,
Se quittèrent enfin en murmurant leurs vers.

POÉSIES COMPLÈTES

Cependant, fatigué de ses longues misères,
Le peuple soupirait pour les lois de ses pères
Il rappela son Roi²⁶ les crimes réfrénés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides.
Complices et fauteurs des sanglants régicides
Milton, au premier rang, s'était placé parmi.

Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami
Il avait espéré trouver ombre et silence.
De son sort, une nuit, il pesait l'inconstance
D'une lampe empruntée à la tombe des morts
La lueur pâissante éclairait ses remords
Il entend tout à coup, vers la douzième heure,
Heurter de son logis la porte extérieure
Les verrous sont brisés par de nombreux soldats.
La fille de Milton accourt on suit ses pas.
Dans l'asile secret un chef se précipite
Un chapeau de ses yeux venant toucher l'orbite
Voile à demi ses traits il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.
Milton ne le voit point privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.
«Eh bien que me veut-on dit le chantre d'Adam.
Parlez faut-il mourir — «'est encor Davenant,
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie
«O noire trahison moi qui sauvai ta vie

«Oui, repart le poète interdit, rougissant,
«Mais vous êtes coupable et j'étais innocent.

²⁶ Charles II, fils de Charles I^{er} et d'Henriette de France. Il fut appelé sur le trône par le général Monk en 1660 (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

Ferme stoïcien, montrez votre courage□
Mon vieil ami, la mort est le commun partage□
Ou plus tôt, ou plus tard, le trajet est égal
Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal.□

La fille de Milton, objet rempli de charmes,
Ouvre l'affreux papier qu'elle baigne de larmes□
C'est elle qui souvent, dans un docte entretien,
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien
Et des textes sacrés interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste
En échange du jour qu'elle reçut de lui.
Au chevet paternel empruntant un appui,
D'une voix altérée elle lit la sentence□
*«Voulant à la justice égaler la clémence,
Il nous plaît d'octroyer, de pleine autorité,
A Davenant, pour prix de sa fidélité,
La grâce de Milton. Charles.□* Qu'on se figure
Les transports que causa la touchante aventure,
Combien furent de pleurs dans Londres répandus
Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus□

POÉSIES COMPLÈTES

IV.

CLARISSE

IMITATION D'UN POÈTE ÉCOSSAIS

Londres, 1797.

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit□
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices□
Progné fuit à son tour□sans en être attristé,
Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,
Ton vieux cygne est resté.

Viens dans ces champs déserts où la bise murmure
Admirer le soleil, qui s'éloigne de nous□
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes
Voltige dans les airs le défaillant essaim□

POÉSIES COMPLÈTES

Ah□puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein□

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
La veilleuse²⁷ en ces prés peint mon sort et ma foi□
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau, sous tes pas, cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés□
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds□

Aux portes du couchant le ciel se décolore□
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien□
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien□

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages□
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages
Et fait rêver mon cœur.

²⁷ Nom populaire du colchique (NDA).

POÉSIES COMPLÈTES

V.

L'ESCLAVE

Tunis, 1807.

Le vigilant derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle□
Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.

Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers□

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame²⁸
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame□
Un charme m'a guéri□j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît□la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers□
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers□

²⁸ Vaisseau à un seul pont, qui tire peu d'eau, et qui va à rames et à voiles (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

Belle et divine es-tu, dans toute ta parure,
Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif□
Les tapis, l'aloès, les fleurs et l'onde pure,
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur□ au milieu du péril que j'aggrave,
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers□

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnais de loin le pas sûr et léger□
Tu m'apparais soudain□ un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager□
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers□

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson□
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie□
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais□ laisse-moi mon entrave□
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers□
Viens, sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers□

POÉSIES COMPLÈTES

VI.

SOUVENIR DU PAYS DE FRANCE²⁹

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance□
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France□
O mon pays, sois mes amours
Toujours□

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère□
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore□
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,

²⁹□ Cette pièce et les deux suivantes ont été reproduites par Chateaubriand dans *Les Aventures du dernier Abencerage* (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

Où l'airain sonnait le retour
Du jour☐

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau☐

Oh☐ qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne☐
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine☐
Mon pays sera mes amours
Toujours☐

VII.

BALLADE DE L'ABENCERAGE

Le roi don Juan
Un jour chevauchant
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne□
Il lui dit soudain□
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville
Cordoue et Séville.
Superbes atours
Et perles fines
Je te destine
Pour nos amours.

Grenade répond□
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents□

POÉSIES COMPLÈTES

J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ainsi tu disais□
Ainsi tu mentais.
O mortelle injure□
Grenade est parjure□
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage□
C'était écrit□

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau,
Près de la piscine,
L'haggi de Médine.
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage□
C'était écrit□

O bel Alhambra□
O palais d'Allah□
Cité des fontaines□
Fleuve aux vertes plaines□
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage□
C'était écrit□

POÉSIES COMPLÈTES

VIII.

LE CID

ROMANCE.

Air des Folies d'Espagne.

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur la guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur□

Chimène a dit□ Va combattre le Maure□
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore,
S'il fait céder son amour à l'honneur.

— Donnez, donnez et mon casque et ma lance□
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur□
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

POÉSIES COMPLÈTES

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur□
Il préfèra, diront-ils, à la vie
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

IX.

NOUS VERRONS

Paris, 1810.

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor □
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance
Cet avenir où nous courons □
Le bonheur est en espérance,
On vit, en disant □ Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé □
C'est le présent qui de nos larmes
Matin et soir est abreuvé □
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On bâille, on la regarde à peine □
On voit, en disant □ Nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre □
Il touche à ses derniers instants □
Y pense-t-il □ Non □ il espère

POÉSIES COMPLÈTES

Vivre encor soixante et dix ans.
Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui prouver que nous mourons ☐
Le vieillard rit de la sentence,
Et meurt en disant ☐ Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme ☐
C'est le modèle des amis.
Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis ☐
« Je viens à vous, ami sincère,
Ou ce soir au fond des prisons...
— Quoi ☐ ce soir même ☐ — Oui ☐ — Cher Valère,
Revenez demain ☐ Nous verrons. ☐

Gare ☐ faites place aux carrosses
Où s'enfle l'orgueilleux manant
Qui jadis conduisait deux rosses
A trente sous, pour le passant.
Le peuple écrasé par la roue
Maudit l'enfant des Porcherons ☐
Moi, du prince évitant la boue,
Je me range, et dis ☐ Nous verrons.

Nous verrons est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux ☐
Nous verrons, dit le politique ☐
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit ☐ Nous verrons.

POÉSIES COMPLÈTES

X.

PEINTURE DE DIEU

TIRÉE DE L'ÉCRITURE.

Paris, 1810.

Savez-vous, ô pécheur □ quel est ce Dieu jaloux
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux □
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace □
La Mort et le Démon volent devant sa face □
Les trois cieus, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité □
Le soleil pâlisant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa lance brûlante □
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit
Il parle, tout se tait □ la mer le voit, et fuit,
Et l'Abîme, du fond des vagues tourmentées,
Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit □ « Malheur □ »
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur □

XI.

POUR LE MARIAGE DE MON NEVEU

Au Ménil, 1812.

L'autel est prêt□ la foule l'environne□
Belle Zélie, il réclame ta foi.
Viens, de ton front est la blanche couronne
Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grâce ingénue
Et la pudeur sous ses voiles nouveau□
Ah□ si mes yeux plus tôt t'avaient connue,
On aurait moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
Tu n'iras point t'égarer comme moi□
A qui la suit la fortune est légère□
Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
Au ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie□
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,

POÉSIES COMPLÈTES

Et ne permets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.

POÉSIES COMPLÈTES

XII.

POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***

Verneuil, 1812.

De tes amis vois la troupe fidèle
Pour te fêter s'unir à tes enfants□
Tu nous parais toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.

Par la vertu quand la grâce est produite,
Son charme au temps ne peut être soumis.
Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite□
Tu restes jeune avec de vieux amis.

POÉSIES COMPLÈTES

XIII.

VERS

TROUVÉS SUR LE PONT DU RHÔNE

Il est minuit, et tu sommeilles□
Tu dors, et moi je vais mourir.
Que dis-je, hélas□peut-être que tu veilles□
Pour qui□... L'enfer me fera moins souffrir.

Demain quand, appuyée au bras de ta conquête,
Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,
Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête
Et regarde couler ces flots.

XIV.

LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION

Paris, 1813.

Sors des demeures souterraines,
Néron, des humains le fléau□
Que le triste bruit de nos chaînes
Te réveille au fond du tombeau.
Tout est plein de trouble et d'alarmes□
Notre sang coule avec nos larmes□
Ramper est la première loi□
Nous traînons d'ignobles entraves□
On ne voit plus que des esclaves□
Viens□le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples
Les monuments sacrés des rois□
Mon œil effrayé les contemple□
Je tremble et je pleure à la fois.
Tandis qu'une fosse commune
Des grandeurs et de la fortune
Reçoit les funèbres lambeaux,
Un spectre, à la voix menaçante,
A percé la tombe récente
Qui dévora les vieux tombeaux.

POÉSIES COMPLÈTES

Sa main d'une pique est armée□
Un bonnet cache son orgueil□
Par la mort sa vue est charmée□
Il cherche un tyran³⁰ au cercueil.
Courbé sur la poudre insensible,
Il saisit un sceptre terrible
Qui du lis a flétri la fleur,
Et d'une couronne gothique
Chargeant son bonnet anarchique,
Il se fait roi de la douleur.

Voilà le fantôme suprême,
Français, qui va régner sur vous
Du républicain diadème
Portez le poids léger et doux.
L'anarchie et le despotisme,
Au vil autel de l'athéisme,
Serrent un nœud ensanglanté,
Et s'embrassant dans l'ombre impure,
Ils jouissent de la torture
De leur double stérilité.

L'échafaud, la torche fumante,
Couvrent nos campagnes de deuil.
La Révolution béante
Engloutit le fils et l'aïeul.
L'adolescent qu'atteint sa rage
Va mourir au champ du carnage
Ou dans un hospice exilé□
Avant qu'en la tombe il s'endorme,

³⁰ Louis XI. Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis□peu importe au poète (NDA).

POÉSIES COMPLÈTES

Sur un appui de chêne ou d'orme,
Il traîne un buste mutilé.

Ainsi quand l'affreuse Chimère³¹
Apparut non loin d'Ascalon,
En vain la tendre et faible mère
Cacha ses enfants au vallon.
Du Jourdain les roseaux frémirent□
Au Liban les cèdres gémirent,
Les palmiers à Jézeraël,
Et le chameau laissé sans guides,
Pleura dans les sables arides
Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon de son génie
Enfin écrase les pervers□
L'ordre renaît□la France unie
Reprend son rang dans l'univers.
Mais, géant, fils aîné de l'homme,
Faut-il d'un trône qu'on te nomme
Usurpateur□ Mal fécondé,
L'illustre champ de ta victoire
Devait-il renier la gloire
Du vieux Cid et du grand Condé□

Racontez, nymphes de Vincenne,
Racontez des faits inouis³²
Vous qui présidiez sous un chêne
A la justice de Louis□
Oh□de la mort chantre sublime³³

³¹ Prise ici pour le monstre marin d'Andromède (NDA).

³² Mort du duc d'Enghien (NDA).

POÉSIES COMPLÈTES

Toi qui d'un héros magnanime
Rends plus grand le grand souvenir,
Quels cris aurais-tu fait entendre,
Si, quand tu pleurais sur sa cendre,
Ton œil eût sondé l'avenir☐

Le vieillard-roi dont la clef sainte
De Rome garde les débris
N'a pu, dans l'éternelle enceinte,
A son front trouver des abris
On peut charger ses mains débiles
De fers ingrats³⁴, mais inutiles,
Car il reste au juste nouveau
La force de sa croix divine,
Et de sa couronne d'épine,
Et de son sceptre de roseau.

Triomphateur, notre souffrance
Se fatigue de tes lauriers☐
Loin du doux soleil de la France
Devais-tu laisser nos guerriers³⁵☐
La Duna, que tourmente Eole,
Au Neptune inconnu du pôle
Roule leurs ossements blanchis,
Tandis que le noir Borysthène
Va conter le deuil de la Seine
Aux mers brillantes de Colchis.

A l'avenir ton âme aspire☐

³³ Bossuet (NDA).

³⁴ Le pape à Fontainebleau (NDA).

³⁵ Campagne de Moscou. (NDA).

POÉSIES COMPLÈTES

Avide encore du passé,
Tu veux Memphis□du temps l'empire
Par l'aigle sera traversé.
Mais, Napoléon, ta mémoire
Ne se montrera dans l'histoire
Que sous le voile de nos pleurs□
Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,
La liberté me dit ses chaînes
La vertu m'apprend ses douleurs.

XV.

VERS ECRITS SUR UN SOUVENIR³⁶

DONNÉ PAR LA MARQUISE DE GROLLIER A M. LE
BARON DE HUMBOLT³⁷

Paris, 1818.

Vous qui vivrez toujours, comment pourrez-vous croire
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir
«Présentez, direz-vous, ces filles du Zéphyr
A la beauté, mais non pas à la gloire.
Des dons de l'amitié connaissez mieux le prix.
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles
En les peignant sur vos écrits,
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.

³⁶ Ce *Souvenir* renfermait des pensées de l'illustre voyageur, et était orné de fleurs peintes par Mme de Grollier (NDA).

³⁷ Botaniste, zoologue et géologue, Alexander von Humboldt (1769 — 1859) a exploré, avec le naturaliste Aimé Bonpland, la Nouvelle-Andalousie (l'actuel Venezuela), l'Équateur, le Pérou, le Mexique et Cuba. En 1827, il est nommé conseiller du roi de Prusse puis, deux ans plus tard, à la demande du tsar Nicolas I^{er}, il dirige, en Russie orientale et en Asie centrale, une expédition chargée d'étudier le magnétisme terrestre et la géologie. Le roi de Prusse l'enverra ensuite en mission diplomatique auprès des gouvernements français (NDE).

POÉSIES COMPLÈTES

XVI.

CHARLOTTEMBOURG

OU LE TOMBEAU DE LA REINE DE PRUSSE

Berlin, 1821.

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protègent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau□

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses□
O voyageur□c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux□

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

POÉSIES COMPLÈTES

LE VOYAGEUR.

Qu'on aime

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

Le voyageur et le gardien entrent.

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords
Est-ce Antigone ou Cornélie

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports
Parmi nos bois passa sa vie.

POÉSIES COMPLÈTES

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle à ces murs de marbre revêtus
A suspendu ces couronnes fanées□

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux□il porte ici ses pas
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu□

LE GARDIEN.

Non□un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

XVII.

LES ALPES OU L'ITALIE

1822.

Donc reconnaissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif□

Jadis de ce vieux bois, où fuit une eau limpide,
Je sondais l'épaisseur
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées□
Le temps ne vous peut rien.
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds, et devant moi le monde,

POÉSIES COMPLÈTES

Quel champ pour mes désirs□
Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie□
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allais vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie,
Et ce cœur aujourd'hui
Sous le brillant soleil de la belle Italie
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux□

Vos noms aux bords riants que l'Adige décore
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens□mais on peut arriver sans vous suivre,
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la Victoire,
Au milieu des frimas,
Ces rochers du Simplon que le bras de la Gloire
Pendit pour nos soldats□

POÉSIES COMPLÈTES

Ouvrage d'un géant, monument du génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie
Les tourments de Vénus□

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours□
Aux tristes vérités le temps, qui fuit sans cesse,
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie,
Qui si tôt se ternit□
Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie
L'histoire la finit.

XVIII.

LE DÉPART

Paris, 1827.

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique,
Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans la course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir ? Dans les bois des Florides ?
Aux rives du Jourdain, aux monts des Thébaidés ?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé ?

Ah ! qu'importe le lieu ? Jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue ?
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le pas sera léger.

ANNEXE

Elegy Written in a Country Churchyard

BY THOMAS GRAY

1750

The curfew tolls the knell of parting day,
The lowing herd wind slowly o'er the lea,
The ploughman homeward plods his weary way,
And leaves the world to darkness and to me.

Now fades the glimmering landscape on the sight,
And all the air a solemn stillness holds,
Save where the beetle wheels his droning flight,
And drowsy tinklings lull the distant folds;

Save that from yonder ivy-mantled tower
The moping owl does to the moon complain
Of such, as wandering near her secret bower,
Molest her ancient solitary reign.

Beneath those rugged elms, that yew-tree's shade,
Where heaves the turf in many a mouldering heap,
Each in his narrow cell for ever laid,
The rude forefathers of the hamlet sleep.

The breezy call of incense-breathing morn,
The swallow twittering from the straw-built shed,

POÉSIES COMPLÈTES

The cock's shrill clarion, or the echoing horn,
No more shall rouse them from their lowly bed.

For them no more the blazing hearth shall burn,
Or busy housewife ply her evening care:
No children run to lisp their sire's return,
Or climb his knees the envied kiss to share.

Oft did the harvest to their sickle yield,
Their furrow oft the stubborn glebe has broke;
How jocund did they drive their team afield!
How bowed the woods beneath their sturdy stroke! □

Let not Ambition mock their useful toil,
Their homely joys, and destiny obscure;
Nor Grandeur hear with a disdainful smile,
The short and simple annals of the poor.

The boast of heraldry, the pomp of power,
And all that beauty, all that wealth e'er gave,
Awaits alike the inevitable hour.
The paths of glory lead but to the grave.

Nor you, ye proud, impute to these the fault,
If Memory o'er their tomb no trophies raise,
Where through the long-drawn aisle and fretted vault
The pealing anthem swells the note of praise.

Can storied urn or animated bust
Back to its mansion call the fleeting breath?
Can Honour's voice provoke the silent dust,
Or Flattery soothe the dull cold ear of Death?

POÉSIES COMPLÈTES

Perhaps in this neglected spot is laid
Some heart once pregnant with celestial fire;
Hands that the rod of empire might have swayed,
Or waked to ecstasy the living lyre.

But Knowledge to their eyes her ample page
Rich with the spoils of time did ne'er unroll;
Chill Penury repressed their noble rage,
And froze the genial current of the soul.

Full many a gem of purest ray serene,
The dark unfathomed caves of ocean bear:
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

Some village-Hampden, that with dauntless breast
The little tyrant of his fields withstood;
Some mute inglorious Milton here may rest,
Some Cromwell guiltless of his country's blood.

The applause of listening senates to command,
The threats of pain and ruin to despise,
To scatter plenty o'er a smiling land,
And read their history in a nation's eyes,

Their lot forbade: nor circumscribed alone
Their growing virtues, but their crimes confined;
Forbade to wade through slaughter to a throne,
And shut the gates of mercy on mankind,

The struggling pangs of conscious truth to hide,
To quench the blushes of ingenuous shame,
Or heap the shrine of Luxury and Pride

POÉSIES COMPLÈTES

With incense kindled at the Muse's flame.

Far from the madding crowd's ignoble strife,
Their sober wishes never learned to stray;
Along the cool sequestered vale of life
They kept the noiseless tenor of their way.

Yet even these bones from insult to protect
Some frail memorial still erected nigh,
With uncouth rhymes and shapeless sculpture decked,
Implores the passing tribute of a sigh.

Their name, their years, spelt by the unlettered muse,
The place of fame and elegy supply:
And many a holy text around she strews,
That teach the rustic moralist to die.

For who to dumb Forgetfulness a prey,
This pleasing anxious being e'er resigned,
Left the warm precincts of the cheerful day,
Nor cast one longing lingering look behind?

On some fond breast the parting soul relies,
Some pious drops the closing eye requires;
Ev'n from the tomb the voice of nature cries,
Ev'n in our ashes live their wonted fires.

For thee, who mindful of the unhonoured dead
Dost in these lines their artless tale relate;
If chance, by lonely Contemplation led,
Some kindred spirit shall inquire thy fate,

Haply some hoary-headed swain may say,

POÉSIES COMPLÈTES

“Oft have we seen him at the peep of dawn
Brushing with hasty steps the dews away
To meet the sun upon the upland lawn.

“There at the foot of yonder nodding beech
That wreathes its old fantastic roots so high,
His listless length at noontide would he stretch,
And pore upon the brook that babbles by.

“Hard by yon wood, now smiling as in scorn,
Muttering his wayward fancies he would rove,
Now drooping, woeful wan, like one forlorn,
Or crazed with care, or crossed in hopeless love.

“One morn I missed him on the customed hill,
Along the heath and near his favourite tree;
Another came; nor yet beside the rill,
Nor up the lawn, nor at the wood was he;

“The next with dirges due in sad array
Slow through the church-way path we saw him borne.
Approach and read (for thou can’st read) the lay,
Graved on the stone beneath yon aged thorn.”

The Epitaph

*Here rests his head upon the lap of earth
A youth to fortune and to fame unknown.
Fair Science frowned not on his humble birth,
And Melancholy marked him for her own.*

*Large was his bounty, and his soul sincere,
Heaven did a recompense as largely send:*

POÉSIES COMPLÈTES

*He gave to Misery all he had, a tear,
He gained from Heaven ('twas all he wished) a friend.*

*No farther seek his merits to disclose,
Or draw his frailties from their dread abode,
(There they alike in trembling hope repose)
The bosom of his Father and his God.*

POÉSIES COMPLÈTES

Table des matières

PRÉFACE.....	4
DARGO - POÈME	
CHANT PREMIER	7
CHANT II	15
DUTHONA - POÈME.....	20
GAUL - POÈME	33

TABLEAUX DE LA NATURE 1784-1790

PRÉFACE.....	49
I. INVOCATION.....	56
II. LA FORÊT	57
III. LE SOIR, AU BORD DE LA MER.....	58
IV. LE SOIR, DANS UNE VALLÉE	60
V. NUIT DE PRINTEMPS	62
VI. NUIT D'AUTOMNE.....	63
VII. LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER.....	66
VIII. LA MER.....	69
IX. L'AMOUR DE LA CAMPAGNE.....	71
X. LES ADIEUX	73

POÉSIES DIVERSES

I. LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES.....	76
II. A LYDIE.....	81
III. MILTON ET DAVENANT	83
IV. CLARISSE.....	88
V. L'ESCLAVE.....	90
VI. SOUVENIR DU PAYS DE FRANCE	92
VII. BALLADE DE L'ABENCERAGE	94
VIII. LE CID	96
IX. NOUS VERRONS	98
X. PEINTURE DE DIEU.....	100

POÉSIES COMPLÈTES

XI. POUR LE MARIAGE DE MON NEVEU	101
XII. POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***	103
XIII. VERS TROUVÉS SUR LE PONT DU RHÔNE	104
XIV. LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION.....	105
XV. VERS ECRITS SUR UN SOUVENIR DONNÉ PAR LA MARQUISE DE GROLLIER A M. LE BARON DE HUMBOLT	110
XVI. CHARLOTTEMBOURG	111
XVII. LES ALPES OU L'ITALIE.....	114
XVIII. LE DÉPART	117

ANNEXE

Elegy Written in a Country Churchyard.....	119
--	-----



© Arbre d'Or, décembre 2002

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Le vieux champ, (*Old Yard*) par Kirk Michael.

Photographie F. Coakley, 1998. D.R.

Composition et mise en page © **PAC&C** / PhC

Le code de la propriété intellectuelle autorise «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective.» (article L. 122-5) il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple et d'illustration. En revanche, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite.» (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie (3, rue Hautefeuille, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Les images de couvertures sont également sous copyright et ne doivent pas être utilisées sans l'accord des propriétaires. Ne diffusez pas le présent ouvrage mais, au contraire, encouragez-en l'achat sur notre site.